

Serge Nerac

**Comme le goût de la mer le matin
sur le sable**



Comme le goût de la mer le matin

sur le sable

Serge Nerac

**Comme le goût de la mer le matin
sur le sable**

© Nerac, 1999

« Toujours la pluie sur les carreaux
Toujours ces pleurs sur tes yeux bleus
Qui mouillent et coulent sur ta peau
Inondent et gercent tes cheveux »

La pègre, les bas-fonds, le sordide m'ont toujours fasciné. Les lieux louches et les créatures qui les hantent m'attirent comme le vide appelle le vertige.

De retour d'une soirée nocturne, je traversais la rue Saint-Denis au ralenti qu'imposait la circulation. J'ai vite ressenti un sentiment de trouble et d'égarement, puis mon sang s'est brusquement mis à bouillir comme le liquide coloré des fioles alchimiques. Je me sentais absolument fasciné par ces visages entrevus, ces faces blafardes, ces longues jambes moulées de bas résilles affichées sur le trottoir. J'étais irrésistiblement attiré par ces plaisirs malsains et faciles.

Bien que ne les ayant jamais fréquentées ni même approchées d'un peu près, j'aimais les prostituées d'un amour fulgurant. J'imaginai et désirais ces mondes de délices et d'effroi où l'horreur et le cru se mêlent à la magie sensuelle des corps et à la volupté. Que n'aurais-je donné pour m'immerger dans ces étroites chambres malsaines sans y perdre la santé, plonger délibérément dans le stupre comme dans un bain de jouvence, comme d'autres font une cure de repos ou de haute altitude. Je me serais senti propre et limpide d'avoir séjourné dans la fange.

Fétichiste, dépravé, obsédé, luxurieux, je m'accommodais bien de mes pulsions et de mon inconscient qui au moins, m'accordaient quand même le plaisir en espèces trébuchantes.

Il grouillait dans les rues une faune cosmopolite. J'aurais bien ramassé une de ces filles pâles et ardentes comme on choisit dans une vitrine. J'en aurais fait ma chose, ma femelle, ma compagne, ma femme.

J'habitais en bordure de Seine un appartement d'un immeuble récent. J'avais choisi des meubles peu nombreux qui laissaient l'espace libre et aéré. J'inclinai à la qualité plutôt qu'à la quantité. J'avais refait, avant d'emménager, peintures et tapisseries un peu désuètes auxquelles j'avais préféré des tons plus sobres. J'avais suspendu mes gravures favorites qui ouvraient leurs fenêtres sur les murs. Je me sentis vite à l'aise et chez moi dans cet espace large de pièces qu'il m'avait été permis d'investir.

- Ca ne t'ennuie pas d'habiter seul ?

- Non, pourquoi ? Je suis libre et indépendant...

Son expression parut surprise face à mes déclarations qui semblaient l'intriguer. Je trouvais un peu fade cette blondasse décolorée à qui je m'obligeais de faire la conversation. Elle était mignonne, j'aimais sa courte jupe rouge, mais je n'espérais pas grand chose si ce n'était un peu de plaisir facile... Je lui disais :

- Tu me préviens à l'avance, hein, avant de tourner ?

- Oui, oui, continue.

Il faisait bon, le soleil pointait ses rayons dans la fin d'après-midi et je laissais mon bras filer dans le vent. Je l'avais rencontrée quelques heures avant chez des amis et je la reconduisais en la considérant comme une éventuelle possibilité de la providence.

- C'est là, dit-elle. Prends à droite.

Je me suis arrêté et on s'est fait la bise sans vraiment se regarder.

- Tu peux passer un jour si tu veux, proposa-t-elle, c'est au rez-de-chaussée, la petite fenêtre à gauche, m'indiqua-t-elle.

Elle a tourné les talons et j'ai enfoncé la pédale de l'accélérateur. J'avais peut-être des chances. Elle avait de grands yeux bleus, elle s'appelait Agnès, et j'étais seul depuis un bon moment...

J'ai soulevé le rideau et me suis appuyé contre la fenêtre. Il pleuvait dehors, mais je désirais vraiment sortir un moment et la pluie me gênait pas. J'ai enfilé un blouson et me suis retrouvé sous l'averse à clapoter dans les mares. Je voulais m'aérer un peu, il y avait une éclaircie dans mes pensées et je comptais en profiter. Je ne savais pas si Agnès serait là, mais ça n'avait pas d'importance, je voulais juste marcher, casser les murs de mon F4 et frapper des semelles dans les flaques.

Elle habitait un vieil immeuble délabré régi par les lois de 1930 et qui tenait encore debout par de vertueux contreforts. Il s'élevait, ravagé, un peu à l'écart du secteur industriel tel un spectre sinistre, foudroyé par quelque maléfice qui l'aurait quand même épargné de la dissolution complète et laissé dressé dans le paysage dévastée. J'entendais les poids lourds crisser dans l'eau, ébranler la station-service de l'autre côté de la rue et je n'avais soudain plus du tout envie de sonner à sa porte. La dernière fois, de multiples flèches aiguës de lumière s'accrochaient aux fenêtres, sur les toits, sur les

commères, mais là, tout était uniformément gris, pauvre et souillé. Je ne savais plus ce que j'aurais pu lui dire, je dégoulinais, trempé jusque sous mon jean, mais je me voyais mal rentrer maintenant en foulées alertes sans avoir même, frappé une fois. J'ai tapé à deux reprises, des petits coups nets et francs : rien, que le silence de la mesure... J'ai pensé un instant que peut-être, elle gloussait derrière la porte... Je me suis quand même pas laissé impressionner et j'ai glissé un papier dans l'interstice. J'avais griffonné quelques mots concis et sans équivoque donnant une impression décidée qui en imposerait, ainsi que mon adresse.

Le lendemain, Agnès est arrivée en début de soirée dans une jupe toujours aussi courte, mais d'une autre couleur, accompagnée d'une bouteille de Malibu. J'ai constaté que les desseins du Très-Haut étaient parfois moins impénétrables qu'on nous le laissait croire...

Elle s'est débarrassée et insensiblement la nuit étoilée est venue jeter sa grande cape scintillante sur mon balcon. J'ai harmonisé les lumières tamisées pour la scène du cocktail curaçao sur la nuit, et me suis laissé glisser près d'Agnès sur la banquette. J'ai mélangé les couleurs des liquides qui brûlaient nos larges verres. Nous nous entretenions des riens si souples et légers qui font le début des rencontres et mon regard charmé buvait ses yeux. Tout en affichant une attitude réservée, échangeant des propos anodins, j'effleurais mentalement, d'une main invisible, le tissu velouté de sa jupe ou ses cheveux blonds qui bouclaient. J'appréhendais l'instant décisif, celui où l'on passe ou non sur un autre plan. Bien que presque assuré du succès, je me sentais gauche à chaque fois. Je trouvais souvent les premiers gestes maladroits et ridicules. J'ai éloigné de moi ces idées incongrues qui m'assaillaient comme des débris que la mer rejette sur le sable

et j'ai figé ma pensée. J'ai touché sa main qu'elle ne retira pas et comme elle ne détournait pas non plus ses yeux des miens, je me suis approché de son visage et l'ai embrassée. J'ai découvert qu'elle avait une bouche assez petite dont je ne savais pas me servir, mais ne comptant pas la garder très longtemps, je ne m'en suis pas trop soucié.

Plus tard, elle s'allongea dans le grand lit noir et se laissa faire comme une poupée. Je n'ai pas été doux, tendre ni délicat. J'ai assouvi mon désir qui m'apparaissait incertain, sans le moindre égard ni attention pour elle. Elle n'était qu'une passade d'un soir qui ne réclamait rien, pas même le plaisir. Quand j'eus joui, elle m'encombrait tout de suite. Je n'avais plus rien à lui dire, je ne voulais plus faire d'efforts, j'avais eu ce que j'avais voulu, affaire conclue, terminée, je n'attendais plus qu'elle s'en aille. Le silence près d'elle n'avait plus alors la même consistance que lorsque j'étais seul et le mur de sa présence résonnait comme un écho pesant et importun.

Je me suis demandé par la suite, comment elle avait fait cette nuit là pour ne pas prendre son sac, mettre ses talons et s'en aller dans la poussière des étoiles, mais j'appris plus tard, que comme les petites filles, elle avait peur de la nuit. L'obscurité était trop sombre pour l'entrevoir, mais je devinais qu'elle avait les yeux grands ouverts sur le plafond. Elle est simplement restée figée comme une noyée sur le rebord du lit, immobile et muette.

Nos relations demeurèrent encore quelques temps confuses et un peu empruntées. Nous nous parlions de façon détournée et nous évitions, par embarras, un ton plus confidentiel. Nos regards s'échappaient et nous faisons l'amour avec une impression gênée. En semaine, je me rendais parfois dans son studio trop étroit où je me déplaçais, mais dans lequel je me contraignais de passer quelques fois pour ne pas la blesser. Elle préparait un dîner frugal et simple, elle branchait le tuner et nous passions la soirée dans l'humeur désinvolte d'un couple provisoire. L'heure avançait et je disparaissais sous les

couvertures de son lit. Elle apparaissait quelques minutes après et venait se glisser près de moi. Je l'embrassais tandis qu'elle m'observait comme un poisson derrière une vitre. Le matin, je la croisais qui se douchait maladroitement et je m'interrogeais quant à l'intérêt judicieux de poursuivre nos rencontres...

La période nécessaire des préludes probatoires franchie, Agnès finit enfin par prendre la précieuse pilule sous Cellophane, ronde, rose, comme les bébés qu'on n'aurait jamais.

Tels que nous étions, nous allions finir le dimanche après-midi sans avoir quitté la chambre. Il est vrai que le lit lui conférait la qualité d'être de loin, l'endroit le plus savoureux. Nous ramions sur un étang calme. La vie s'étendait devant nous, délicieuse et sans heurt.

Agnès était couchée, nue, et bavardait tranquillement. La magie commençait, je me sentais dériver mollement, décontracté, léger. Je me suis allongé sous l'épaisse couette de plume puis me suis étiré contre Agnès. Des fourmis avaient envahi mes pieds et le sang de mes mains se retirait comme le mercure d'un thermomètre qu'on aurait plongé dans les glaçons. Nous nous enrobions d'insouciance comme on entre dans l'eau tiède. Le regard d'Agnès s'est allumé d'une étincelle que j'ai vue jaillir avec la même joie que les premiers hommes qui grattaient du silex. Elle sentait son sang plus vif circuler dans son corps qui s'animait d'une vie indépendante. Elle devenait sensation, électrisée jusqu'à la pointe des cheveux. Elle se sentait allongée, pesante sur les draps caressants. Une douce chaleur l'envahissait qui arrivait par vagues, se répandait sur sa peau, la cernant, l'enveloppant minutieusement. La chaleur ensuite, se concentrait sur ses jambes, ses seins, son ventre, elle s'insinuait entre ses cuisses comme un souffle tiède et humide. Alors, irrésistiblement, reprenant vie, très lentement, mal assurée, elle laissa s'écarter ses cuisses qui s'ouvrirent, s'offrirent, abandonnées au désir qui montait. Je comptais les grains de sa peau et me sentais durcir. J'avais un cœur entre les jambes qui pulsait comme un métronome. J'ai vu s'entrouvrir les lèvres d'Agnès tandis que des diamants s'incrustaient dans ses yeux. Les murs ont fondu et sont devenus du verre

translucide, une grande baie vitrée qui laissait tomber la lumière en cascade. Je me suis approché d'Agnès qui baissait la tête et ne quittait plus des yeux ce qui tendait vers elle. J'ai embrassé une surface lisse, tiède, souple et vivante. Les terminaisons nerveuses de sa peau se sont électrisées d'un fluide haute tension. Ses seins vibraient dans l'air, créant un champ d'attraction intense. Mon regard a basculé sur la pente de ses jambes et alors qu'elle contemplait de ses mains aveugles, ma zone irradiée, j'entendais s'ouvrir ses cuisses comme une source lointaine. Je suis descendu en rappel et je faisais des petits sauts sur la paroi élastique de son corps. Elle avait fermé ses paupières et ses lèvres luisaient. Je faisais avec les miennes, un balai sur son ventre, ma bouche capricieuse et vagabonde attirée vers le chaud et l'humide. Agnès s'est agenouillée. Je l'ai ouverte comme un écrin. Elle tanguait sous le vent du plaisir, pareille aux voiliers arrimés au port. J'aimais son odeur. Elle se frottait doucement, au rythme des algues, sans s'arrêter, jamais. Elle dansait, suspendue dans l'espace, ma ligne d'horizon préférée.

Les sensations se sont distordues : des lignes, une main, sa bouche, des ombres. L'ancre s'était rompue, on s'échoua sur du sable qui avait la couleur des draps.

Toutes les vitres étaient grandes ouvertes. Il soufflait dans le wagon, un air chaud d'été, et le paysage me semblait moins accablant. Je croyais bien avoir même distingué quelques têtes qui souriaient aux fenêtres des immeubles. Agnès me regardait avec son petit air câlin. Elle avait rempli ses yeux d'îles foncées, j'y voyais la mer et je plissais les miens pour ne pas avoir à lui demander de rabattre le store.

- T'es sûr que tu veux partir avec moi, hein ? Tu me fais pas marcher ? me demandait-elle.

- Non, je te promets, on part dans les îles, les pieds dans l'eau, le front dans les nuages.

Elle gonflait ses joues et se tortillait sur son siège. J'avais le sentiment d'être l'acteur en vogue du dernier festival cinématographique emmenant sa nouvelle conquête au bout du monde.

On s'est assis derrière un bureau, dans une agence aux vitres placardées de noms aux consonances voyageuses. Nous partions vers la Méditerranée pour les îles du Dodécanèse. Agnès n'avait jamais voyagé et je m'improvisais son guide. L'ordinateur a gobé nos références, nos noms accolés, soudés dans son disque dur, et j'ai signé un chèque avec toute la prestance d'un homme d'affaires globe-trotter.

Je la tenais par la main dans les rues. Parfois j'aimais bien Paris. Agnès se penchait sur les vitrines et je la voyais scintiller sous les arcades. Elle était adorable, je l'aspirais, je la frôlais, elle me cognait sur la tête autant que le soleil. On a encore traîné un peu savourer notre bonheur impressionné par impact sur le papier perforé d'une imprimante.

Affalés à la terrasse d'un café, près du jardin des Tuileries, nous écoutions la mer et nos doigts de pieds jouaient dans le sable. La soirée a continué piano sur un ciel africain. On se taisait l'un contre l'autre.

- Tu crois que ça durera longtemps comme ça ? dit-elle.

J'ai fermé les yeux. Je ne pensais plus à rien.

J'avais décidé de prendre la vie simplement, de prendre Agnès comme elle était. Je ne voulais plus courir après le vent, je ne voulais plus saupoudrer de sel, la queue des oiseaux. J'étais d'un naturel peu loquace, Agnès comblait ce vide et animait ma vie. Elle me rappelait le petit vent frais qui se lève le matin, en bord de mer. Elle racontait ses histoires, sa vie, ses sœurs, les péripéties de son univers professionnels dont je ne me souvenais plus quelques instants après, mais qui me donnaient l'impression d'exister et de communiquer. Elle était frivole, un peu futile, aussi tellement jolie que ça en gommait tous ses défauts. Et puis, on pouvait bien dire, ça ne changeait rien d'essentiel. Je voulais vivre mon petit bout de présent aussi bien que possible et je n'allais pas faire le pointilleux sur la qualité d'esprit de ma partenaire maintenant qu'elle découvrait la volupté, que j'avais balayé ses inhibitions comme un cyclone et que la nuit s'éclairait rien qu'au contact de nos deux peaux.

L'après-midi, vers quatre heures, mes élèves bouclaient leur cartable et je leur lisais un conte ou une poésie pour clore la journée sur une impression légère et sensible. Je refermais la classe et mon métier cessait à l'heure du goûter. J'arrivais toujours avant Agnès, je lisais, je préparais une leçon ou je dessinais en l'attendant.

J'avais pris le crayon plus fin et j'entreprenais le détail des yeux. Je m'imprégnais du modèle de visage que j'avais posé devant moi et m'escrimais à la ressemblance sur mon format raisin. On me disait :

« Il y a effectivement quelque chose... un air de famille... Surtout dans les yeux ou bien la bouche... »

Les portraits ressemblaient toujours un peu, mais jamais tout à fait. J'aurais voulu arriver à photographier avec mes doigts et mes mines de plomb. Je voulais la réalité ineffaçable. Je tentais donc d'insuffler la vie à des yeux de statue quand j'entendis les talons d'Agnès dans l'escalier. Ils reprenaient leur souffle à chaque étage et poursuivaient leur ascension. Je l'imaginais grimper les marches dans sa petite robe légère et je pouvais deviner si elle était heureuse ou pas. Elle a trifouillé avec la clé dans la serrure, j'ai posé mon crayon et me suis retourné pour la regarder entrer.

- Bouh ! C'est lourd, soupira-t-elle en abandonnant au milieu de la pièce ses sacs plastiques gonflés à craquer.

Elle m'a regardé d'un œil glauque et s'est engouffrée rapidement dans la salle de bain. Je n'avais rien dit. Je ne savais pas trop quoi dire lorsqu'elle rentrait. J'avais beau chercher, je ne trouvais pas. Il aurait fallu l'étonner pour ne pas la lasser. Je ne savais pas les mots qu'il aurait fallu dire, peut-être qu'ils n'existaient pas. Je suis entré, la vapeur fumait comme dans une étuve. Agnès soufflait doucement sous l'eau brûlante. Je la regardais comme un enfant qui passe devant la vitrine de jouets. Je suis resté un moment les mains dans les poches, sans un mot, appuyé contre le chambranle de la porte et puis je suis retourné dans la salle. Je l'attendais sur la banquette en regardant le vent dans les rideaux. Elle est arrivée en culotte avec un maillot imprimé et s'est allongée la tête sur mes genoux en lâchant : « Je suis épuisée, ils m'ont éreintée aujourd'hui. »

J'avais découvert quelques légères imperfections au visage d'Agnès qui semblait en permanence masquer une tension souterraine, comme un ouragan contenu et captif. C'était un visage gracile et fin, triangulaire, avec un angle un peu cassant à la mâchoire, mais dont les joues modelaient la dureté qui aurait pu paraître. Elle possédait des yeux bleus à fleur de peau, très purs et absents. Ils s'élevaient sous ses paupières et décentraient son regard évaporé. Les sourcils et le front se prolongeaient à même hauteur que les yeux. Son front petit, étroit, courait sous sa frange blonde qu'elle lissait constamment. Elle couvrait son front comme d'autres couvrent leurs fesses. Elle avait la pudeur au front à tel point qu'elle s'était mise en furie le jour où j'avais joué avec ses mèches. Quand elle s'allongeait, je ne voyais plus que ses paupières, immenses, comme des stores dépliés. Elle était pâle. J'entortillais autour de mes doigts des fourches fines et cassantes. Agnès ne s'endormait pas, elle se réfugiait seulement dans son monde pour fuir les contraintes qu'elle avait subies depuis le matin. J'imaginai sous sa tête, un peuple hideux et microscopique se livrant des batailles féroces. Lorsque son humeur versatile était claire, elle me parlait d'une profession facile de secrétaire choyée par des hommes admiratifs et disponibles à ses caprices. Je ne mettais pas ses paroles en doute, mais j'avais constaté sa tendance à se flatter qui lui avait fait m'apprendre, au début de notre rencontre, qu'elle exerçait la profession de secrétaire bilingue. J'avais vite remarqué qu'elle manquait trop d'aisance et de savoir pour s'enorgueillir d'une telle fonction, mais n'en avais soufflé mot, estimant qu'elle me saurait gré de ne l'avoir pas humiliée de ce mensonge honteux.

- C'est prêt, appela Agnès. Tu vois ce soir, j'ai préparé un repas froid parce qu'avec cette chaleur... Je suis allée chez mon charcutier parce qu'il a du choix et qu'il me connaît, tu comprends ! Tiens, regarde, je t'ai choisi le taboulé dont tu raffoles. T'es content, hein ?

Elle faisait sa frimousse de fillette et ce n'était plus la même, elle avait raccroché son sourire, ouvert les volets et projeté une bombe d'insecticide dans sa tête.

- Ouais, j'adore...

Elle mangeait avec ardeur ses choux rouges qui donnaient bon teint.

- Au fait, mardi soir, on est invité chez mes parents, se souvint-elle. On est obligé d'y aller, mais j'ai dit à ma mère qu'on ne resterait pas trop longtemps. Je sais que tu n'aimes pas les visites.

Ses parents, d'anciens rapatriés d'Afrique du Nord étaient d'un milieu simple et sans manières. Je me souvenais avec appréhension de la fois dernière. Ils avaient exhumé le carton à photos et alors que chacun s'esclaffait sur les clichés, je me demandais combien de types s'étaient assis là, sur cette chaise, avant moi, à cette place précise, à voir succéder ces photos assommantes. Et pendant que la mère d'Agnès me dressait l'arbre généalogique de toute la smala italienne, son père me servait à boire. Il y avait d'abord eu un grand blond aux allures de couverture de mode, et puis un autre, impuissant m'avait-elle dit, dont elle s'était débarrassée sans ménagements. Je ne comptais plus le nombre de ses aventures et j'imaginai le défilé de pantins que nous formions, pliés sur ces photographies. Aujourd'hui était mon tour, combien d'autres ne s'y déroberaient pas non plus ?

Une seule photo pourtant, retint mon attention, mais ils ne s'y attardèrent pas. Elle représentait un portrait en pieds d'un homme vieillissant mais encore vigoureux et je reconnus très distinctement les mêmes yeux clairs presque transparents qu'Agnès. Il semblait hésitant, peu enthousiaste, comme contraint. On ne la commenta pas et d'un accord commun tacite, elle s'en fut sans un mot, rejoindre les autres dans le fond de la boîte à chaussures. L'homme possédait les traits d'Agnès et surtout, ses yeux si particuliers... Ce visage au regard vague devait être un grand-père. Son image m'avait

troublé par la précision de la ressemblance et parce que si par hasard, je l'avais eu croisé dans la vie, ce grand type dégingandé m'aurait, j'en étais certain, communiqué une crainte indéfinie. J'arrivais mal à définir mes sensations, subsistait juste une impression étrange et fugitive.

J'ai avalé d'avance le repas chez les fâcheux et pour absoudre mes pensées indignes, j'ai complimenté Agnès sur la cuisine de sa mère. J'ai débarrassé la table et lavé la vaisselle tandis qu'elle m'attendait dans le lit en alignant des mots croisés.

- Allez ! Oh ! Prends ça ! dit-il.
- Non, je vous remercie, ça va, dis-je.
- Oh ! Déconne pas !
- Laisse le papa. Tu sais bien qu'il aime pas l'alcool, répéta Agnès.
- Oh ! Putain ces jeunes..!

Il se versa un verre en rigolant et reboucha la bouteille avec des gestes imprécis. Il me regardait comme si nous étions d'anciens collégiens épiés par leur femme. Quand j'avais bu mon verre, j'entrais dans une phase de ralentissement général et je participais encore moins. Je me contentais d'acquiescer la conversation du père qui, en revanche, s'alimentait des degrés qu'il avait avalés. La mère d'Agnès posait un plat de briques tunisiennes sur la table et s'en retournait dans la cuisine, le torchon sur l'épaule. Elle criait : « Il faut les manger tout de suite sinon elles vont refroidir ! »

L'appartement était étroit, mais la coutume était au bruit et chaque parole échangée zébrait l'espace sonore de sa déflagration. Agnès m'avait abandonné à son père et je l'entendais hurler dans la pièce voisine :

- Maman, on n'a pas eu le temps de passer à la maison. Je prends une douche hein !
- Oui ! Oui ! Vas-y. Tu veux une serviette ou tu prends la mienne ? s'enquit-elle de son accent pied-noir.
- Laisse. Te dérange pas, je me débrouille.

Le chauffe-eau s'est emballé dans un vrombissement de locomotive. La mère d'Agnès câlinait la popote qui mijotait à feu doux. Il me semblait que pour elle, rien d'autre

n'existait, que le monde finissait au pied de sa gazinière. Elle nous apportait à intervalles réguliers, une nouvelle fournée de plats succulents, en affichant la mine sérieuse d'un jeune marmiton consciencieux. Elle étalait sur son visage, les stigmates d'une vie laborieuse et sans joies. Je croyais toujours, lorsque nous arrivions, qu'elle finissait de pleurer, séchant ses grands yeux tristes derrière le verre épais de ses lunettes de myope. Je me croyais alors obligé de lui parler tout bas comme lorsque l'on s'adresse à un convalescent. Elle n'avait pourtant pas perdu ses enfants ni quiconque dans un accident de la circulation. Elle possédait de la famille, et à ma connaissance, son bon bougre de mari ne la battait pas. Non, peut-être qu'elle avait le sentiment à cinquante ans, d'avoir échoué sa vie, de s'être tout à fait fourvoyée et que ce gâchis à présent, la rongait sournoisement.

Les briques à l'œuf croustillaient sous les dents, c'était un peu gras, mais délicieux. Je découvrais pour la première fois cette spécialité et comme son père me tendait le plat à chaque instant, je m'alourdissais singulièrement. N'ayant rien à lui confier, je lui parlais automobile, sujet qui le passionnait particulièrement et qui m'évitait de me préoccuper de relancer la conversation. Il démantibulait toutes ses voitures pour ensuite les remonter. Il occupait ainsi, à bricoler la mécanique, le plus clair de ses journées de nouveau retraité. Il filait aux aurores dans sa cave où il s'était aménagé un atelier à l'outillage spécialisé, et ne reparaisait à l'étage qu'aux seules heures des repas. Lorsque sa femme s'ennuyait trop, il allait la promener dans les magasins. Ils sortaient flâner ou ils allaient visiter de la famille éloignée des environs. Parfois aussi, il lisait un livre toute une journée, dévorant d'infâmes policiers, coincé dans son fauteuil près de la fenêtre. Il se donnait ainsi, de temps à autres, la bonne conscience de quelqu'un qui n'abandonnait pas lâchement sa femme à la solitude austère de son foyer. Souvent, il me jetait un regard de connivence malicieuse comme s'il allait jouer un tour pendable à

celle-ci qui feignait de l'ignorer. On le disait à moitié sourd, mais n'ayant jamais constaté signe de réception défectueuse, je ne haussais pas le ton :

- Je voulais vous demander, dis-je, j'ai un problème de voiture. Le matin, j'ai du mal à la faire démarrer. Vous ne verriez pas un peu ce que ça pourrait être parce que je n'y connais vraiment rien ?

J'avais l'impression qu'il n'avait rien entendu parce qu'il avait retiré ses lunettes et se frottait les yeux sans me répondre ; mais si, il a rechaussé ses bésicles et a tonné :

- Ben ouais ! C'est l'allumage...

Suivait alors tout un discours au jargon impénétrable où il était question de gicleur, de carbu et autres parties scabreuses de l'anatomie du moteur à hydrocarbure.

- Ecoute, tu m'amènes ta voiture et on regardera ça, d'accord ? C'est rien, juste des petits réglages, parce que l'amène pas dans un garage hein ? Ils vont te voler. La dernière fois que j'ai amené la mienne et patati et patata...

Je n'en pouvais plus. Il m'accablait cet homme. Je ne tenais pas plus de deux minutes. Je ne parvenais pas à me concentrer sur ce qu'il exposait et l'alcool n'y était pour rien, seulement je n'accrochais pas, ses discours hachés et ses braillements m'ennuyaient prodigieusement. Il s'était montré obligeant, mais contre mon gré, dès qu'il me parlait, j'avais les yeux qui piquaient irrésistiblement et une profonde envie de dormir à réprimer. Alors je débranchais, je n'écoutais plus sinon je me serais effondré subitement dans un coma hypnotique. Je le voyais articuler des sons et je bringuebalais de la tête pour lui témoigner que je suivais toujours. A la fin ça s'est tu, je me suis raccroché au fil, j'ai fait une moue qui ne signifiait rien, mais dont le sens était amical et il est passé aux toilettes. C'était bon soudain, ce silence qui tombait sur la maison. Une porte qui claquait, la marmite qui mijotait, des ustensiles qu'on déplaçait. Je soufflais. On

entendait, du fond du parc, un chien aboyer. Je marchais en équilibre sur le chant des oiseaux.

Je trouvais un peu sombre, l'appartement à l'ombre des arbres. Ses parents vivaient là depuis au moins vingt ans, depuis le retour de Tunisie. On marchait sur un linoléum ciré aux dalles brillantes sur lequel ils avaient planté un mobilier de série. Des reproductions à grand tirage de tableaux de maîtres trouaient la tapisserie clinquante. J'appréciais au passage la photographie de mariage, ainsi qu'une pendule sous globe à mouvement rotatif. C'était un intérieur découpé dans un catalogue «Conforama». Pouvait y demeurer n'importe qui, nécessité étant d'être absolument dépourvu de toute forme d'originalité. C'était propre, brillant, aéré, vide, figé, un peu comme le visage vitrifié de belle-maman.

Je me suis installé dans la voiture, Agnès me suivait, avec en équilibre sur le rebord de son sac, le fer à repasser dont elle ne se séparait jamais. Elle n'avait rien de ce qui était nécessaire, mais ne se dépossédait jamais de ses produits de beauté. Elle se munissait aussi, en permanence, d'un deuxième fer, mais qui, celui là, frisait. Elle était toujours très bien habillée. Ah ! Elle s'aimait, se chérissait... C'était une poupée, une cover-girl qui m'empoisonnait souvent, mais dont le corps me ravissait. J'ai ouvert la portière qu'elle ne tirait jamais assez fermement, attendant que je me sois littéralement couché sur la banquette et ai poussé le battant pour entrer. Elle m'a abandonné ses paquets et pour la première fois de la soirée, s'est adressée à moi :

- Hin...! Fit-elle en s'affaissant sur le siège. Je suis contente de rentrer, ils m'agacent des fois...

- Oui ? Ils sont pourtant gentils dans le fond, tes parents...

J'étais conciliant, et surtout un peu méfiant. Je conservais une certaine réserve de pensée vis à vis d'Agnès. J'avais le sentiment, parfois, qu'elle tentait de me sonder comme d'un coup de canne, pour démêler le fond de mon âme. Ses parents m'avaient gâté allègrement la soirée, mais j'estimais qu'après tout, à dose homéopathique, je pouvais bien faire un effort quelques fois pour les subir un moment. Je soupçonnais Agnès d'essayer de se fabriquer des raisons de m'en vouloir et je ne tenais pas à voir mon irritation passagère devenir le propos d'une chamaillerie future. J'avais fait un excellent dîner, elle avait vu ses parents, nous étions quittes.

J'ai allumé les phares qui ont illuminé le buisson qui nous faisait face. J'aimais bien rouler la nuit, les routes étaient désertes sur les axes des grandes banlieues. Agnès regardait la nuit, silencieuse. Je changeais les vitesses en voyant s'accélérer les réverbères qui diffusaient une brume orangée. Je piquais des pointes dans le soir alangui et comptais, dans vingt minutes, piler au pied de l'immeuble. J'aspirais l'épaisse fumée du Sanson, l'œil rivé sur la ligne blanche. On franchissait des balustrades de voies express, dominant la cité multicolore.

Nous n'avions rien à nous dire ce soir, la fatigue sans doute... Agnès a soupiré :

- Pouh... Demain faut que j'aïlle encore bosser. J'en ai marre... de cette boîte pourrie !

- Eh ! Dans deux semaines on pars au soleil, détends-toi, c'est pas la mort.

- Justement, si, les dernières sont les pires. J'ai plus rien à faire, mais je dois pointer quand même.

Je n'aimais pas la sentir malheureuse, je ne supportais pas son mutisme rancunier.

- On va acheter des trucs demain, d'accord ? Pour cet été, oui ? lui proposai-je.

Elle s'est remise à sourire et j'entendis distinctement, le bruit de la fine croûte de glace qui s'effritait, brisée en éclats.

- Ah oui ? Tu viens me chercher au bureau ?

- Oui, et si t'es sage, peut-être que je t'offrirai un cadeau, continuai-je en lui jetant un coup d'œil entendu.

- Ouais chouette ! fit-elle en claquant des mains. C'est quoi ?

- C'est une surprise, tu dois pas le savoir...

- Allez, si, dis-le !

J'ai tourné à l'angle de la rue, les pneus ont crissé sur le bitume. J'ai regardé ma montre : 11H37

- Vingt six minutes. Je n'ai pas battu mon record ce soir, lui ai-je dit. Il suffit au départ, de prendre le premier feu, juste avant qu'il ne passe à l'orange, ensuite on a tous les autres au vert.

Comme elle me considérait d'un air incrédule, j'ai continué :

- Les feux, tu sais, suivent un programme périodique...

Mais elle ne m'a pas laissé poursuivre, elle m'a claqué la porte au nez et m'a lancé :

- Mais oui Einstein, grouille-toi, on perd des secondes.

J'avais placé mon gros livre ouvert sur les genoux et je tentais de débrouiller le sens de la théorie hermétique des tarots divinatoires selon la tradition kabbalistique. Je m'appliquais à dégager une idée un peu claire de tout ce qui me semblait un galimatias obscur et mystique, mais je reprenais à la fin le haut de la page, m'étant égaré dans le labyrinthe de ce qui aurait dû être des explications. Je caressais les reproductions des cartes en couleur, jaunes, brodées de filets rouges et bleus qui ornaient l'ouvrage. J'empilais les arcanes dorés, aux figures simples et naïves, mais aucune vision fulgurante et révélatrice ne vint propulser ma conscience illuminée aux confins du surnaturel. La clarté un peu morne du début d'après-midi s'engouffrait par la fenêtre ouverte, gonflant mollement les rideaux en un soupir ample et paresseux. Agnès s'est frottée contre moi, s'est soulevée sur un coude en levant la tête :

- Alors ça avance ? Tu comprends quelque chose ? Je t'entends plus tourner les pages, hein marsouin ? Tu dors ? pouffa-t-elle.

J'ai laissé tomber le grimoire sur le sol.

- C'est de l'hébreu, du chinois ou alors un dialecte inconnu. J'y comprends rien, c'est vraiment nul, grognai-je.

- Pierre, je m'ennuiiiiie... Qu'est-ce qu'on fait ? m'implora-t-elle en se trémoussant dans la couette.

J'ai redressé les sourcils en plissant le front et j'ai soupiré :

- J'sais pas mon ange. On fait ce qu'on veut. T'as pas une idée ?

- Non, gémit-elle. Trouve, toi !

Je m'efforçais tous les soirs d'établir avec rigueur, le programme scolaire de la journée suivante et je me désespérais d'être obligé encore, mes jours vacants, d'organiser les loisirs d'Agnès. Elle semblait, telle que je la connaissais, en bonne voie de se morfondre, et si je n'imaginai rien assez vite, son humeur dégénérerait sans délai pour s'exercer contre moi... Elle était sûrement peu désireuse de frivolités, car il y aurait eu beau temps que j'aurais été déshabillé et me serais retrouvé, mes vêtements parsemés aux quatre coins de la pièce, avec mademoiselle perchée sur mon ventre arborant un sourire de chasseur de fauves. Non, il me fallait innover. Les cendriers étaient déjà pleins et elle avait terminé ses petits suisses dont les dépouilles jonchaient la moquette, accompagnées de sa cuillère mal léchée qu'elle avait laissée traîner sans le moindre souci. Le lit croustillait sous les miettes de son dernier quignon de pain, l'état d'urgence était déclaré. Je ne tenais pas à m'engager en un périple dans la capitale, la frénésie des grandes villes me paraissant vaine et stupide. Qu'aurions-nous bien pu faire ensemble, dans un secteur de faible rayon, étant entendu qu'on faisait relâche côté bagatelle. Telle était la question, à quatorze heures douze précises comme l'indiquait le cadran du réveil digital. J'avais quarante cinq secondes pour répondre et je jouais mon joker. Mentalement, j'ouvris les placards, les tiroirs de l'appartement et j'en parcourais le contenu, comptant dénicher l'occupation rare et opportune. Enfin, dans la commode, je découvris mon appareil photo. L'inspiration bienheureuse allait transmuter sa lassitude et saupoudrer d'étoiles féeriques sa torpeur dominicale.

- Ca te dirait pas de faire des photos ? ai-je proposé à Agnès d'un ton vague.

- Ouais... hésita-t-elle. T'as ce qu'il faut ? s'informa-t-elle.

- Attends, fis-je en me levant.

Je suis allé vérifier que j'avais bien encore une pellicule vierge et suis revenu avec l'autorité d'un professionnel.

- Bon ! dis-je, allez, prépare-toi, on commence dans cinq minutes.

Elle s'est assise, les ressorts tendus au dernier cran.

- Attends, je vais me maquiller. Mais on fait quoi comme genre de photos ?
questionna-t-elle.

J'avais gagné.

- Du charme, lui ai-je précisé tandis quelle bondissait hors du lit.

La tornade maquillante se mit aussitôt à sévir dans la salle de bain.

J'ai débarrassé la chambre des restes du pique-nique, secoué les draps, aéré l'antre tiède saturé d'odeurs et condamné la porte. Agnès laissait toujours derrière elle une pagaille inimaginable. J'étais certain que sa mère lui avait, enfant, tout passé. Je jouais sa bonne, le jardinier qui ramasse les feuilles, le papa nigaud qui ne se fait plus respecter par sa fillette qu'il ne parvient pas à corriger. Je ne disais rien, je ne tenais de toute façon pas à faire ma vie avec Agnès. Je n'avais rien à défendre ni à lui apprendre; ce n'était juste, au plus, que l'affaire de quelques mois. Je ne souhaitais pas la retenir et n'agissais en rien dans cette perspective, je la prenais comme on prend le soleil en fin de journée. J'ai ouvert le couvercle de l'appareil pendant qu'elle se parlait devant son miroir.

- Oh ! Ca va pas ça. Merde ! Mais qu'est-ce que c'est que ce vilain trait noir ? Il faut que je recommence...

J'ai considéré la pièce d'une vision circulaire et je me disais : « Il y a trop de choses ici, il va falloir faire du vide sinon je n'aurai jamais assez de recul. »

J'aimais les vues dépouillées qui montraient l'essentiel et je me devais de transformer le salon en un studio clair aux lignes fuyantes. La tâche était ardue mais réalisable. Il suffisait seulement de dégager un ou deux pans de mur, quitte à entasser les meubles ailleurs. J'ai tiré la table, poussé le canapé, collé la commode dans un angle, décroché les tableaux et roulé le tapis. Là c'était dégagé, net, je pouvais même me coincer un peu

partout entre le fourbi. Moi-même je ne reconnaissais plus l'appartement. Tout était sens dessus dessous, entre le déménagement et la boutique de brocanteur. J'ai ouvert les rideaux, créant toute la lumière d'un éclairage diffus sur la peinture sombre de la cloison, ce qui détacherait la blondeur des cheveux. J'ai avancé une chaise en évidence. La star était dans sa loge et je n'attendais plus qu'elle. Je me suis roulé une cigarette pour m'imprégner de l'ambiance et capter l'inspiration. Je voulais débiter par des portraits. J'ai enclenché la baïonnette de mon 80-200 sur la monture. Ce zoom était propre, précis, lumineux, et ne perdait pas un diaphragme. J'espérais qu'Agnès ne se lasserait pas, qu'elle jouerait le jeu et donnerait la mesure de son talent que je pensais réel, pour des visages uniques à glacer dans le noir du labo.

- Eh ! Marilynne, t'es poudrée ?

- Oui, deux secondes, j'arrive, me fit-elle patienter de son repère,

J'hésitais. Travailler sur pied ou pas ? Je préférais la stabilité, je n'avais pas autant de liberté de mouvements, bien sûr, mais c'était plus assuré. Elle s'est présentée. Elle semblait un fruit givré, un cocktail exotique, une glace composée, avec, au-dessus, un feu d'artifice miniature. Elle était parfaite et comblait mon sens esthétique naturel.

- Bravo ! Parfait ! Tu t'es surpassée ma souris. Si vous voulez bien vous donner la peine... l'ai-je guidée jusqu'à la chaise avec précautions et délicatesse.

Comme elle me fixait avec les yeux terrifiés d'un lapin prisonnier d'un phare, je lui ai demandé :

- Ca ne va pas mon ange ?

- Si, mais qu'est-ce que t'as fait avec les meubles ? C'était vraiment nécessaire tout ce chambardement ?

- Ben ouais, mais laisse, je m'en occuperai. On y va, d'accord ?

- Ouais, mais qu'est-ce que je dois faire ?

- Le mieux serait que tu ne t'occupes pas de moi. Fais ce que tu veux, je déclencherai sans te prévenir.

- Oui, d'accord, on commence.

Elle a compris instantanément, elle évoluait dans cet exercice avec le naturel un peu farouche d'un modèle professionnel. Elle avait dû répéter si souvent ces scènes, prendre ces poses face au miroir. Je l'avais déjà surprise si souvent, à se sourire complaisamment, à s'épier tel un petit singe. J'ai enchaîné les prises de vue en variant les angles. Je déclenchais sur des regards étonnés ou parfois durs et froids.

J'étais embusqué derrière mon viseur et j'avais comme la sensation de guetter un envol de canards sauvages ou de palombes. Je traquais des instantanés dont je remplissais mon boîtier avec l'émotion du chasseur qui amasse les prises capturées dans sa gibecière. Je traquais mes proies qui étaient fugitives, sans doute avec la même expression un peu crispée par l'attente et l'attention.

- C'est bon, on coupe, c'est la pause, déclarai-je.

- Ouf ! Je savais plus quoi inventer à la fin, s'exclama-t-elle. Tu me sers une limonade, je meurs de soif.

J'ai abandonné l'appareil et ramené deux grands verres pétillants et sucrés.

- Comment tu m'as trouvée ? m'interrogea-t-elle avec un drôle d'accent sérieux dans la gorge. Pas mal, je crois. Je t'étonne hein ?

- Ouais, pas mal... répondis-je.

Elle a cherché son briquet dans les décombres, sa cigarette s'impatientait au coin de ses lèvres. Je l'avais dans les mains quand elle est revenue avec la boîte d'allumettes familiale.

- On remet ça, tout le monde sur le plateau.

Agnès créait des poses épanouies, expressives et changeantes. Je diversifiais les champs photographiques. J'étais dissimulé derrière mon objectif et elle me disait qu'elle avait l'impression de présenter un strip-tease. En dépit de ses plaintes, je devinais qu'elle prenait plaisir à ce jeu leste et singulier. Elle s'abandonnait dans des attitudes lascives et s'alanguissait tandis que la cadence photographique s'accélérait. Je conservais le visage impassible, mais je me décomposais intérieurement, j'oubliais de mettre au point ou alors je ne réarmais plus. Je voulais achever ces prises de vue dont je ne voyais plus la fin, mais mon pouls ne suivait plus et s'intensifiait inéluctablement. Une pompe dans ma poitrine, tapait comme un démon dans un coffre. Malgré la limonade, ma gorge se desséchait et je me sentais dans mon jean, complètement ligoté. Agnès s'étirait comme un chat au soleil. Les images m'assaillaient, rythmées comme des spots publicitaires. J'avais du mal à distinguer les choses, ses yeux bleus seulement, qui m'attiraient au creux de leur vague. J'ai posé l'appareil. Je devais haleter car Agnès s'est précipitamment levée et m'a poussé dans la chambre en tirant sur les jambes de mon pantalon.

- Je vais te la polir, moi, tu vas voir, je vais te l'astiquer, tu vas demander grâce, m'assura-t-elle rieuse.

J'étais déjà ahuri comme une mouche après un coup de casquette. Je n'étais plus qu'un cyborgue, un droïde en détresse. La parole me fut soudain retirée, sans doute sous l'effet d'un court-circuit. Je n'entendais plus qu'un long sifflement monotone et je me suis jeté sous son ventre comme si je voulais éteindre un incendie en plongeant dans un bassin. Je la fendais comme un noyé qui remonte chercher l'air à la surface. Je l'ai transpercée, elle s'ouvrait comme une huître. J'ai ramassé les perles et me suis laissé dériver mollement à l'endroit où les vagues viennent se fondre au rivage, délicatement soulevé par les franges d'écume.

Quand je me suis réveillé, il faisait sombre, la nuit devait être tombée depuis un moment. La lumière me parvenait atténuée par le couloir et j'entendais Agnès préparer le dîner. J'éprouvais toujours une légère mélancolie à sommeiller dans la journée. J'avais rêvé au lieu de vivre. La jouissance m'assoupissait toujours, au comble du bonheur, l'appel du néant...

Je me suis entortillé dans la plume en ronchonnant et l'ai appelée d'une voix de convalescent :

- Agnès, viens !

Elle n'entendait pas, j'ai répété plus haut :

- AGNES, viens !

- Oui, chanta-t-elle.

Elle a surgi à l'entrée de la chambre avec son sourire qui rayonnait et m'a cherché des yeux dans la pénombre. Je m'étais aplati, étalé dans le lit pour me dissimuler et j'avais juste laissé un petit orifice pour l'épier. Elle plissait ses yeux, mais n'y voyait rien. Elle n'avancait pas, elle restait là, scrutant la nuit comme les femmes des pêcheurs sur la jetée. Brusquement, je me suis redressé et lui ai lancé au visage le large coussin en plume. Elle a poussé un cri et s'est enfuie en hurlant tandis que je la rappelais :

- Agnès...

Elle est revenue avec des yeux de chat et j'ai bondi sur elle puis l'ai entraînée jusqu'au lit. J'aimais bien jouer dans les draps avec Agnès, dans des batailles de literie qui nous laissaient essoufflés et pantelants.

Je venais de me rendre et Agnès finissait de reprendre son souffle. Je contemplais son profil, vague et sans pensée.

- Tu m'aimes, Pierre ? me demanda-t-elle soudain.

- Oui, dis-je.

- Pourquoi tu me le dis jamais ?
- Mais si.
- Alors, dis-le. Tu m'aimes ?
- Oui.
- Oui quoi ? Tu vois, tu ne veux même pas me le dire en entier.
- Quoi ?
- Que tu m'aimes, répéta-t-elle.
- Mais je t'aime, tiens, voilà, dis-je.
- Tu mens, je le sais, m'accusa-t-elle.
- Bon, alors ne me demande rien si tu sais, puisque tu sais tout...

Elle s'est relevée et quand elle allait se redresser, je l'ai rattrapée par les hanches et l'ai renversée à nouveau.

- Arrête, le repas va brûler !

Je l'ai laissée s'enfuir et j'ai allumé la lampe de chevet.

On s'était tissé un cocon tiède et douillet. Je laissais filer la ligne des jours, calme et serein, j'étais en paix avec mon âme. Je ne me sentais plus indifférent. Je n'aimais pas Agnès, d'ailleurs, je ne savais pas vraiment ce que signifiait ce mot, mais il m'arrivait de goûter avec agrément des journées que nous passions ensemble. Je pensais qu'elle aurait pu partir le lendemain sans que j'en souffre. J'y tenais assez pour être suffisamment heureux, sans non plus en dépendre.

Machinalement, j'effleurais les livres rangés dans le rayonnage près du lit. J'en décollais un et le replaquais contre le bois où il résonnait en un claquement sec. J'avais suspendu au mur, une scène volage du dix-neuvième siècle où j'aimais me reconnaître sous les traits du galant. J'aurais voulu faire tomber les lourdes crinolines de ces courtisanes au sourire fané...

J'ai enfilé mes vêtements et me suis assis sur une chaise de la cuisine juste à l'instant où les légumes se mettaient à pleuvoir dans mon assiette.

J'aime faire jouir les femmes, contempler leur visage dans la jouissance. J'aime les femmes qui aiment aimer. J'aime leurs yeux grands ouverts dans le plaisir, quand ils s'irisent sous l'éclat des sensations, et quand enfin ils se figent. J'aime les femmes qui aiment l'amour et le montrent, sensuelles jusqu'en public. J'aime les femmes qui s'offrent sans résistance, dont l'orgueil original et la séduction proviennent justement de cette facilité à s'allonger sur le dos et à ouvrir les cuisses. J'aime les femmes sans tabou, à la fois pudiques et insolentes, celles qui savent si intimement tresser l'indécence à la pudeur, à la fois délicieuses et exécrables, soumises et puissantes, alliant l'ombre à la lumière, toujours pile et face, blanches et noires, non pas grises, mais les deux à la fois.

Les femmes ont toujours enchanté mon âme et mon corps, mais toutes n'ont pas ce même pouvoir, celles seulement qui sont vraiment femmes, c'est à dire un peu animales, chattes, félines, instinctives, chaudes, sensibles, lovées... J'aurais aimé plaire aux femmes et j'enviais les hommes qui séduisaient naturellement les femmes qu'ils aimaient.

Adolescent, je pensais receler un certain charme, et je croyais, à défaut d'être sublime, savoir me montrer attachant. Mes illusions se heurtèrent aux réalités féminines et je compris que la partie n'était jamais gagnée. Mon visage m'échappait, parfois, il ne m'apparaissait pas en phase avec mon être. Je n'étais pas laid, mais je pouvais apparaître banal à une approche un peu superficielle et surtout, j'avais toujours refusé la tricherie comme moyen d'arriver à mes fins. Je n'avais pas la certitude qu'aucune femme m'ait aimé. J'étais souvent comme un pianiste sourd. J'aimais la beauté d'une passion fatale,

brutale, et Agnès qui était belle avait refermé ses mains sur mes traits sans refermer ses yeux. Ca lui donnait un certain avantage.

L'avion atterrit à Athènes en milieu d'après-midi dans le crissement des roues raclant le goudron qui fondait. Nous traversâmes la capitale dans un vieux bus déginglé qui avait pris un peu trop le soleil et la poussière. Le chauffeur, avant chaque arrêt, agitait une clochette qui tintait, maigrelette et ténue, dans la chaleur irrespirable. La ville nous plantait ses rayons dans le cou. Agnès se taisait. Une petite vieille en noir nous souriait avec bienveillance. Nous sommes descendus du bus en centre ville. Les immeubles aux mille fenêtres ternes et sales s'élevaient dans le ciel outremer, se penchaient sur les larges avenues brûlantes. Les rues grouillaient, dans certains quartiers, d'un peuple varié et pressé. J'ai entraîné Agnès vers le port. On voyait scintiller la mer dans le lointain. Nous longions des boutiques au contenu disparate, noires et enfoncées sous les immeubles, calfeutrées dans l'ombre des stores élimés et passés. Nous avons pénétré dans l'une d'elle, puis nous sommes assis à une table rudimentaire. Un petit père ravagé de soleil s'est avancé et nous a questionné de sons cavernes. Nous avons commandé deux orangeades. Il eut un acquiescement entendu et s'en est retourné jusqu'au comptoir. Sa boutique était défraîchie, les pales d'un large ventilateur broyaient l'air fade et épais. On contemplait la rue sous la torpeur de l'après-midi. Le vieux est revenu en traînant les savates avec deux grands verres et une carafe d'eau sur un plateau. La vitrine réfrigérante où s'entassaient les périssables s'est mise à ronfler dans le silence des tables.

Athènes oppressait et étouffait quand on l'abordait. Il arrivait ensuite qu'on finisse par l'aimer. J'étais de ceux-là, un irréductible. J'aimais sa saleté, sa poussière, ses façades blêmes et pétrifiées. J'aimais son ardeur violente, son ciel intense et

éternellement bleu, le bruit de sa circulation qu'on entendait de l'ancien hôtel bourgeois à présent flétri et même par endroits, délabré, où nous avons retenu une chambre. J'aimais sa lumière, sa langue aux accents piailliers, et sa mer profonde et bleue qui s'ouvrait sur ses îles comme les perles parsemées d'un collier rompu.

Nous prîmes le bateau le lendemain. Athènes se déroulait dans la lumière ocre du soir, la brise nous léchait le corps de langues tièdes et parfumées. Agnès s'est serrée contre moi, elle parlait, radieuse. Les ordres se sont succédés, les cordages se sont enroulés sur les treuils et après quelques secousses, le navire s'est écarté graduellement du quai. La ville s'est étendue sous le bruissement mousseux de l'eau. La baie s'est ouverte, découpant la côte rocheuse qui s'évaporait en brume à mesure qu'on s'éloignait. Le moteur ronronnait, indolent. On entendait dans l'air, des voix claires s'interpeller. J'ai collé mon visage près de celui d'Agnès, je voyais ses yeux si proches, si vastes. Il faisait doux. J'ai ouvert la pochette de tabac, plongé la main dans les miettes brunes, filandreuses et souples, puis j'ai roulé la cigarette dont on apprécie la saveur et le goût qui noie l'âme dans les limbes blondes et paresseuses.

Sans une pensée pour le colosse de Rhodes renversé par le séisme, nous avons longé le lendemain les remparts de la cité. Sans attention particulière ni recueillement, nous avons jeté distraitement un regard sur l'enceinte des chevaliers et nous sommes éloignés d'un pas alerte à travers les jardins verts, ruisselants de fontaines, frôlant au passage les palmiers austères à l'écorce rugueuse. Rhodes était l'unique île orientale à posséder des cours d'eau. Cette fraîcheur humide lui prodiguait une végétation verte et luxuriante, exceptionnelle en ces contrées. Nous y fîmes notre lieu de prédilection et y demeurâmes tout notre séjour. Elle était l'île du ravissement, écrasée de soleil et à la fois resplendissante, sise sur la lisière de l'occident. Rhodes avec ses forêts de conifères,

ses massifs rocaillieux plantés d'oliviers et de plantes méditerranéennes exhalant leur bouquet d'odeurs sauvageonnes mêlé aux crépitations des grillons, était ma préférée. Nous nous installâmes près de Lindos, dans un petit hôtel qui ne payait pas de mine mais dont le tenancier tout à fait charmant, ne démentait pas la légendaire hospitalité grecque. Nous étions un peu à l'écart de la côte, dans les terres craquelées, au calme des oliviers. La vie se pétrifiait dans la suffocante chaleur hellénique. Nous buvions le brûlant café grec qui semait son marc sur la paroi des tasses. La vie se dégustait en gorgées savoureuses et tranquilles. Agnès était heureuse.

Nous partions en début d'après-midi. La route était bordée de grands arbres verts et ombrageux, la vigne s'allongeait dans les champs. La route s'arrêtait brusquement, faisant place à un sentier de terre caillouteux dans lequel nous nous engageons et qui nous emmenait jusqu'à un léger surplomb dominant une mer étale sous les rayons obliques. Nous descendions puis nous faufiletions dans un petit chemin escarpé qui glissait jusqu'à la plage. Nous nous enfoncions dans un sable poudreux et blanc. On voyait la grande baie lovée sur la côte, la plage illuminée, baignée par les flots. Nous lâchions nos paniers et nous jetions à l'eau avant que le soleil nous ait complètement brûlés. La mer était transparente et nous voyions nos pieds déformés comme sous une loupe épaisse. Nous pataugions en faisant naître l'écume blanche dans le pétilllement de la limonade. Nous retournions nous étendre et la canicule se répandait comme une lourde lave volcanique.

Yeux clos.

Brouillard de chaleur qui s'évaporait comme un mirage dans le lointain.

Silence.

Nos doigts qui s'ensablaient.

Ras du sol, allongés, couchés.

Tapis moelleux.

Chatoisement de la mer qui ondulait.

Je me relevais, j'empoignais la gourde. L'eau coulait, invisible et glacée. Sur le versant de la falaise, une ombre cheminait, un muletier charriant des pastèques juteuses, éclatées par endroits, des melons jaunes à la chair rose et craquante.

Lorsqu'on rentrait, on se serrait sous la douche. J'arrosais Agnès avec le jet et elle se tordait en poussant des petits grognements de plaisir, la mousse dégoulinait dans son dos en filets de lave parfumée, ses cheveux pendaient en cascades blondes. Je la lavais, je la frottais et elle se trémoussait, docile et ravie. Lorsque nous étions secs, le corps fumant de soleil, les yeux écarquillés par la lumière, elle nous aspergeait d'infimes gouttelettes à la fraîcheur citronnée. Elle disait : « Comme il sent bon maintenant mon chéri ! » Le sable était tombé, j'étais lisse et doux. J'enfilais un tricot et j'allais accrocher le linge dans la garrigue. Des draps blancs faseyaient mollement sur les fils comme des voiles déployées. J'écoutais les oiseaux, les bruits grecs, je balayais des yeux le ciel outremer. Agnès était dans la chambre derrière les volets, il faisait tiède à l'ombre.

Nous faisons l'amour fenêtres ouvertes et Agnès ne se troublait pas pour faire partager nos ébats à qui voulait bien les entendre. Elle criait comme si je la poignardais. Elle voulait me faire plaisir et comme j'étais sensible à son attention naïve, je la laissais continuer à croire que j'étais dupe de ses gémissements voluptueux un peu trop sonores. Et puis, je ne voulais pas non plus m'embarrasser des autres, nous étions à l'autre bout du monde, inconnus, et n'y reviendrions jamais. Mais les gens nous aimaient bien, nous devions leur plaire avec nos mines de jeunes mariés et malgré notre indécence et nos mœurs dissolues, nous bénéficiâmes toujours de leur indulgence et de leur bienveillance. Notre chambre donnait sur un étroit verger. Plus loin, la terre remontait en une petite colline pierreuse et aride. Je m'allongeais sur le lit, rêvant dans les fissures du plafond tandis qu'Agnès se prélassait dans le soleil couchant.

Nous sommes rentrés par un vol de jour qui nous a projetés dans notre banlieue sans la moindre transition. L'aéroport brillant et climatisé donnant sur le gris des baies vitrées, mit un point final à notre odyssée.

Paradoxalement, l'appartement nous sembla grand, beaucoup plus vaste que lorsque nous l'avions quitté. Mon regard a redécouvert les meubles, les objets. Plaisir du familier, de l'habitude, du passé. Lassitude de la monotonie, du tant vu, de l'indéracinable. J'ai ouvert de grands yeux pour tout reconnaître, l'éclairage de la fin d'après-midi, les cris des enfants sous la fenêtre ouverte. J'ai passé mon doigt sur le bois du secrétaire acajou de la salle. J'ai écarté le voilage et jeté un regard dans la rue, sur la Seine qui s'étendait au loin dans la pente des coteaux. Bien sûr, rien n'avait changé, surtout pas l'appartement qui attendait, qui nous attendait, paisible, à l'ombre du ciel parisien. On s'est coulé docilement dans le moule de nos vies qui patientaient comme des fauteuils crapauds larges et ventrus.

J'ai retrouvé mon lit, frais et confortable, avec le plaisir augmenté du dépaysement et de la fatigue. Le temps de quelques jours, d'un week-end, et la vie recommencerait. Je me suis collé contre Agnès, des lèvres jusqu'au bout des pieds, en prenant soin que tout mon corps lui soit joint, qu'il n'y ait aucun vide entre nos peaux.

J'ai coincé sa jambe en enroulant les miennes comme pour grimper à la corde. Elle a glissé une main derrière mes épaules et a abandonné l'autre sur ma cuisse en laissant échapper des soupirs de satisfaction. J'aimais bien me retrouver dans mon lit, il s'était

plié à ma forme, à mon corps ; je le comparais à la plume d'un stylo à qui l'on imprime sa personnalité. Je plongeais dans sa douceur aqueuse et utérine. Je prêtais l'oreille aux bruits de la nuit et ne percevais que la respiration ample d'Agnès qui communiquait son mouvement à ma main déployée sur son ventre.

J'avais entendu sonner le réveil tôt le matin. Agnès le laissait couiner trois ou quatre fois avant de se décider à le couper, m'imaginant sourd à sa plainte. Je la soupçonnais tenir à me faire partager son lever matinal. Elle s'était enfuie prestement du lit, passant soudain de l'engourdissement à la vivacité la plus surprenante. La porte, qu'elle n'avait pas refermée, battait parfois de petits coups impatients. Je suivais du lit sa progression. Je ne dormais pas, mais comptais le lui faire croire, ne désirant pas soutenir dès le matin, sa conversation, sa vigueur et son entrain de l'après douche. Le jour s'insinuait entre les rideaux. Je devinais à l'intensité de la lumière, à quelques reflets familiers qu'il faisait soleil. Je me pelotonnais dans la chaleur vide de l'empreinte de son corps, Je pouvais m'étirer librement en travers du lit déserté. J'ouvrais les yeux, le creux de sa tête était encore marqué. A force de teintures, elle avait décoloré l'oreiller dont les motifs s'effaçaient sous l'action corrosive de sa chevelure acide. Au milieu de la chambre, mes vêtements gisaient en tas, comme une mue. Quand elle serait partie, je me lèverais. Elle consacrait chaque matin, un temps considérable à se préparer. Elle s'habillait, se lissait, se parfumait puis ouvrait grand la porte de la chambre et venait déposer en riant sur des coins de ma peau découverte, des petits baisers frais et citronnés. Elle s'en allait ensuite vivement, dans un sillage d'effluves toniques. Le loquet de la porte blindée claquait le silence, laissant la maison endormie dans la torpeur de l'aube. Nous étions mercredi. J'aimais ce jour qui m'offrait une solitude alliée à l'assurance de sa vie près de moi. J'ai

remonté le couloir jusqu'à la salle. Sur la table, elle avait laissé un mot sur une feuille tirée de la commode. Elle possédait une grande écriture ronde, aérée, souple et tendre :

Mon Pierre,

Je t'ai fait des bisous ce matin, mais tu dormais et n'a rien senti. Je t'embrasse partout, te câline. Je vais penser à toi toute la journée jusqu'à ce soir.

Ton ange adoré.

C'était enfantin, affectueux, rassurant et semblait sincère. J'ai plié la feuille et l'ai envoyée voler dans le tiroir, attendre quelques jours avant d'aller dévaler le vide-ordures. Je ne m'étais jamais attendri sur les papiers souvenirs. Je ne voulais pas les garder pour plus tard, en témoignage de quelque chose. Je ne collectionnais pas les tickets de métro ou de train avec la date compostée sur leur face, mais je savais qu'elle n'aurait pas compris que je jetasse ses lettres. Elle aurait tout de suite pensé que je n'y attachais pas d'importance. Elle aurait établi une relation d'équivalence entre elle et ces feuilles chiffonnées. Je les conservais alors quelques temps pour le cas où elle se serait inquiétée de savoir où je les classais.

Le café était encore chaud. J'ai sorti le bol en grès, lancé deux sucres et versé le lait en carton. La journée m'appartenait. Je m'étais engagé dans un portrait au pastel particulièrement délicat qui réclamait précision et dextérité. Je m'asseyais à la table, encore ensommeillé, et je me saisissais des craies grasses. Je traçais l'esquisse, gommant puis modifiant, jetant à grands traits l'expression générale. Je comparais les couleurs, j'assemblais, j'harmonisais les tons. Je m'interrompais quelques instants pour fumer une cigarette, encore accroché à figurer un détail. J'émergeais sur les coups de midi, pas rasé, pas lavé, abasourdi par les heures d'attention. J'abandonnais alors mes crayons et

me relâchais, épuisé. Les heures s'étaient enfuies et je ne m'étais pas souvenu que je n'avais rien pour le repas, mais je n'avais guère faim quand j'étais seul. Je suis quand même descendu chercher du pain et quelques fruits. Je planais dans les rues. L'été se fanait imperceptiblement, quelques feuilles seulement avaient roussi, un minuscule bouquet par-ci, par-là. Le ciel s'étendait, toujours pétrifié dans sa lumière. L'automne, insidieusement, envahissait l'air qui prenait l'odeur de l'humidité, de la fraîcheur matinale mêlée aux premiers rayons de soleil. La terre exhalait des essences encore discrètes de décomposition et de moisissure. Je marchais dans les rues silencieuses. Des oiseaux chantaient ; une rumeur lointaine, assourdie, vibrait dans l'air. Agnès devait déjeuner avec Bénédicte et Francis. Il était amoureux d'elle, s'était-elle vantée. La quarantaine, une femme, des enfants. J'y croyais peu. J'imaginai mal un homme de cet âge s'amouracher de la petite minette volage qu'elle était. Il voulait peut-être « coucher », ceci délayé d'une tendresse affectueuse et délicatement paternelle, mais l'aimer, c'était peu probable. Quand elle rentrait, elle me racontait ses sous-entendus, ses yeux doux : « Regarde la lettre éperdue qu'il m'a écrite aujourd'hui. », m'avait-elle dit un soir. Et elle avait sorti de son sac un papier soigneusement rédigé où il lui déclarait son amour d'une encre noire aux traits vifs. Les mots étaient choisis, pesés, agencés dans un bel ordre. Il avait pris son temps, ça ne venait pas d'un premier jet. Il lui parlait d'elle, c'était raisonnable et flatteur, on sentait une sensibilité mure. Elle riait, observait mes réactions, et j'ai pensé un instant, que cet homme que je ne connaissais pas, que j'avais aperçu une ou deux fois le matin, patientant pour l'accompagner, en était peut-être un peu épris. Il n'avait jamais sans doute, connu que sa femme qui lui indifférait à présent, et quelques aventures communes en pointillé de sa vie conjugale, et voilà qu'il venait pour son malheur, de s'éprendre d'une jolie gosse de vingt deux ans qui le faisait marcher et l'allumait avec une innocente cruauté. J'ai pensé à ce type qui terminait sa

lettre en lui disant «Je t'aime », et j'ai mesuré la vaste ironie de la situation s'il était sincère. Il l'aimait, elle s'en moquait. Elle m'aimait et je ne me souciais pas d'elle. Je lui avais dit :

- Tu devrais le laisser tranquille.

- Mais c'est lui qui me poursuit, moi je fais rien. Il m'énerve, toujours derrière mon dos, à me déshabiller avec ses gros yeux, s'était-elle justifiée.

Je pensais qu'elle s'amusait à effiler ses griffes.

« Peut-être qu'en ce moment il ne la quittait pas des yeux par-dessus son assiette, qu'il s'imaginait lui dégrafer son chemisier, lui glisser sa main sous le slip... », pensais-je.

L'épicier n'avait pas encore fermé la boutique. Il avait sauvegardé son magasin de l'emprise moderne. Le progrès l'avait épargné, on aurait pu sans aménagements, tourner une scène datant de la dernière guerre mondiale sous l'occupation allemande. Seuls faisaient défaut les tickets de rationnement qu'il ne collectait plus, même les longues files de clients déversés sur le trottoir subsistaient : des petites mères exigeantes sur la qualité de la marchandise et du service stationnaient régulièrement aux heures de pointe. L'homme, frêle et chétif, assisté de sa femme, une grande matrone gelée, avait conservé la blouse bleue, le crayon de bois et le carnet de compte. Le calcul manuel, sur des feuilles volantes avait suffisamment fait ses preuves et celui-ci était loin d'être disposé à se convertir. Pas de caisse enregistreuse fort onéreuse et par ailleurs si peu fiable... Nous le soupçonnions d'avarice forcenée, même ses paroles étaient comptées.

- Bien, Monsieur. Oui... Bien... Et avec ça ? Ca sera tout ? Trente sept francs soixante quinze centimes.

Il était respectueux et courtois, nous n'en sûmes jamais plus... J'ai emballé mes pêches, les trois tomates, mon raisin et suis sorti.

- Au revoir, Monsieur.

Agnès était lisse, douce, et je respirais près d'elle l'odeur câline des boutiques de confection.

Elle essayait une jupe et s'observait, une jambe tendue, l'autre négligemment pliée. Elle contractait le cou en avant pour prendre du recul et apprécier l'effet. Elle s'aidait d'une glace qu'elle tenait inclinée, au bout de ses bras.

- Oui... Je sais pas si elle est bien droite, se faisait-elle réflexion pour elle-même.

Elle tirait des petits coups secs sur les côtés, se déplaçait un peu, puis reprenait. Ensuite elle faisait blouser l'ensemble pour obtenir l'apparence du naturel. Le vent artificiel des studios photographiques lui soufflait les cheveux et sa jupe de coton. Quand elle fut satisfaite, elle leva la tête vers moi avec la mimique figée qu'on a sous le flash électronique.

- J'te plais ?

Elle s'était investie dans un personnage imaginaire qu'elle aimait se créer et ne me voyait plus. J'étais un spectateur anonyme de son talent, j'étais le public, je n'étais plus rien qu'un type parmi les autres ; j'étais la foule et elle me fixait avec cet air hautain, condescendant, méprisant et factice qu'affichent certaines femmes chics des milieux snobs.

- Bon t'es prête ? On y va... fis-je, un peu irrité.

- Attends, je vais faire un petit pipi d'enfant rose.

- Dépêche-toi !

Nous nous étions décidés pour une promenade au marché des antiquaires et comme de coutume, les préparatifs se prolongeaient. Agnès laissait la porte entièrement ouverte et devait s'installer bien au centre de la cuvette, jupe relevée et culotte aux pieds.

L'impudeur de sa pose «TOILETTE » me stupéfiait toujours. J'entendis gronder la chasse d'eau puis ses talons frapper le sol. Elle passa ensuite près du lavabo et, comme en Afrique disait-elle, se frotta un gant de toilette deux ou trois fois entre les jambes puis remonta ses lingerie.

Je suis venu la presser davantage. Elle ouvrit le robinet et appuya sur le poussoir du savon crème. Une giclée blanche et gélatineuse se répandit dans sa paume.

- Hum... fit-elle gourmande, en roulant des yeux...

Un soleil d'automne un peu pâle illuminait le dimanche après-midi de sa frêle clarté jaune. On voyait déjà des grappes dans les marronniers du parc, des bogues rondes, encore lisses et vert clair tranchaient sur le feuillage. On entendait au-dessus des arbres, le cri d'un corbeau. J'adorais ce temps là, les bruits résonnaient dans l'air sans être étouffés par un amas de nuages, une nappe grise qui absorbait les vibrations comme du coton. L'espace s'étendait en tous sens. J'ai hésité un instant, je ne savais plus où j'avais garé la voiture.

« Oh ! Ne dis pas que tu l'as encore perdue. », fit Agnès.

Elle se tenait droite, à côté de moi, et devait sans doute chercher le corbeau des yeux. Elle aimait bien sortir, en toutes occasions mettre le nez dehors. Elle brillait dans le soleil, réverbérant une couche de photons accélérés. Le commun des hommes, naturellement médiocre qui nous observaient furtivement dans la pénombre de leur voilage grisâtre, devaient se gélifier instantanément sous l'impact de sa visualisation bio décodée. Nous étions la nouvelle génération, celle du bonheur acquis, de la liberté sexuelle et de la paix.

Je ne comprenais pas comment j'avais fait pour décrocher Agnès. Je n'étais pourtant pas particulièrement élégant et je n'avais jamais fait de ravages dans les rangs féminins. Je me plaisais pourtant à m'imaginer que je l'avais séduite par une façon de la regarder, de l'écouter, et la finesse d'une personnalité riche à laquelle elle n'aurait pu s'empêcher de succomber...

Je me suis souvenu. J'avais laissé la voiture, la veille au soir, dans la rue contiguë. Agnès maintenant, faisait attention, avec les talons de ses nouvelles chaussures, de ne pas se tordre une cheville. Je ne comprenais pas qu'elle puisse dilapider son salaire en effets vestimentaires, mais je me taisais, ça ne me regardait pas. Du moment qu'elle contribuait pour sa part aux frais de notre association temporaire, je ne me souciais pas qu'elle collectionnât les paires de chaussures, les pulls et les jeans.

- T'as vu le bel automne qui commence ? remarqua-t-elle.

- Oui, ce sera agréable, dis-je.

- T'as du fric au moins ? Je crois que j'ai oublié d'en prendre, se souvint-elle en ouvrant son sac.

Bien sûr que j'en avais. On s'est installé et j'ai ouvert la fenêtre en grand. Quelle que soit la saison, c'était le premier geste que je faisais lorsque je conduisais. J'ai calé mon coude sur le rebord et j'ai démarré.

On a suivi le périphérique jusqu'à la porte d'Orléans. On tournait à gauche un peu plus loin, puis on longeait une rue bordée de maisons en briques rouges. Ensuite, il fallait se garer, mais les places étaient rares. Il y avait justement une voiture sur le point de partir, un vieux et sa femme venaient de claquer les portières. Je me suis arrêté en double file près de la voiture suivante, attendant qu'il déboîte pour me ranger à sa place. Je les observais dans le rétroviseur. Le bonhomme déballa une statuette d'un papier souple et la présenta à sa femme. Il ne semblait pour l'instant, pas pressé de quitter son

stationnement. Quand, au bout de quelques minutes, nous ayant parfaitement ignorés, il montra toujours aussi peu d'empressement à s'en aller, je lâchai, furieux :

- Ou il est aveugle et il conduit au sonar, ou il nous provoque !

Mon clignotant s'emballait devant lui et, délibérément, il s'obstinait à feindre de ne pas nous voir. Agnès s'est retournée entièrement, les mains accrochées au siège, pour leur signifier que c'était bien eux qui nous immobilisaient. Le vieux a glissé ses yeux sur elle sans s'accrocher et a rangé la statuette. J'ai pensé qu'enfin il comprenait et que l'agitation d'Agnès n'avait pas été vaine. Seulement à ce moment là, il a sorti des petites bricoles qu'il allait visiblement continuer de faire admirer à la grosse posée sur le siège du passager.

- Eh ! T'as vu ce type qui nous nargue ? dit Agnès excédée.

J'ai pensé qu'après tout, je n'avais qu'à avancer un peu plus loin, mais je n'étais pas seul et Agnès n'aimait pas renoncer, alors, pour en finir, j'ai sonné l'hallali.

- Il a une tête de vicelard, ce vieux... dis-je comme à moi-même.

Elle n'a fait ni une ni deux, elle a ouvert aussitôt la porte et est allée se poster sous la fenêtre du vieux. Je ne lâchais plus des yeux mon rétroviseur.

- Eh ! Vieille barbe, ça fait une heure que t'es là avec ta morue, tu nous prends pour des cons hein ? Allez, dégage de là, tirez-vous ou je casse tout ! hurla-t-elle.

J'ai vu le gros qui grimaçait comme dans un aquarium en remontant sa fenêtre, tandis que la bonne femme regardait droit devant elle, un point situé à l'infini. Il ne pipait plus un mot, l'infirmier, il a sorti ses clefs et a accéléré. Pas une seconde leur regard ne nous avait effleurés. Agnès s'est tenue au milieu de l'emplacement en lançant des regards mauvais alentour pendant que je manœuvrais, puis elle est revenue et a sauté sur le siège en riant et secouant ses cheveux.

- T'as vu ce connard ! Il a cru que j'allais l'étrangler. Tu vois, avec ces abrutis, faut pas se laisser faire, sinon ils seraient toujours là, mais toi, tu dis jamais rien, t'as pas de caractère, tu te laisserais piétiner sans un mot ! s'emballa-t-elle.

- Bon ! Calme-toi. Ils sont partis, l'affaire est réglée.

- Ouais, ben certainement pas grâce à toi... me lança-t-elle.

J'ai claqué la portière pendant qu'elle me rejoignait. On a dépassé un clochard endormi sur un banc, avec son transistor qui grésillait, bloqué comme lui entre deux stations. Avec Agnès, je me sentais invincible. Pour un peu, et je l'aurais suivie, aveugle et confiant, dans des attaques de banques à main armée.

En fait, j'avais du mal à agresser. Je me souvenais d'un épisode où, enfant, j'étais remonté à la maison en larmes parce que je m'étais fait savater impitoyablement par un gosse de mon âge qui m'interdisait l'entrée du terrain de jeu. Ma mère m'avait collé une raclée supplémentaire puis m'avait attaché aux pieds de gros godillots, avec ordre de forcer le passage à tout prix. Il ne fallait pas se laisser faire, il fallait faire front, combattre. J'y étais retourné comme à l'abattoir et l'horrible Cerbère, après les moqueries d'usage, sans plus de riposte de ma part, m'avait labouré de nouveau les tibias de ses redoutables chaussures orthopédiques. Je n'étais pas revenu chercher le réconfort maternel, j'avais laissé l'ennemi savourer sa victoire...

Le marché débutait au coin de la rue par une marchande de marrons. Elle était là toute l'année et je me demandais si les marrons aussi se congelaient avec leur coque. Les stands s'étendaient sur chaque trottoir. Le pont qui traversait le périphérique, était, tous les samedis et dimanches, envahi d'une foule bigarrée et surprenante. Manteaux de vison côtoyaient gabardines râpées. Foulard en soie ou tenue décontractée frôlait le

complet sur mesure. On y croisait même parfois, un punk ou deux, attifés d'une échevelée à jupe en Skaï très courte, atterris là sans doute, au hasard de leurs pérégrinations. Quand nous n'avions rien de particulier à faire, nous venions volontiers traîner quelques heures parmi les badauds. On s'engageait par la gauche, nous remontions le pont en cheminant, nonchalants, puis nous le reprenions en sens inverse de l'autre côté. Les étalages se prolongeaient alors jusque vers le boulevard. Là, les antiquaires se faisaient rares et laissaient place à la confection ou aux ustensiles d'outillage. On chinait parmi les bricoles. La main disparaissait dans un carton, triant les objets à la recherche d'un quelque chose d'original et de plaisant. Agnès passait, distraite, préférant dévisager les promeneurs que fouiller dans les bibelots ou apprécier la coupe d'un meuble. Nous étions, lors de ces sorties, peu causants. Indépendants, nous suivions le marché chacun à notre rythme. Je levais parfois la tête pour m'assurer de sa présence un peu plus loin, sur l'avant. J'éprouvais assez fréquemment, lorsque nous sortions, une espèce de crainte métaphysique et irraisonnée de la perdre. C'était une sorte de phobie inexplicable, comme si j'avais eu peur qu'elle m'échappe soudain, qu'elle disparaisse sans explications, enlevée peut-être, volatilisée pour toujours. Je l'avais déjà perdue puis l'avais découverte peu après, légèrement plus loin, en toute quiétude, pas du tout à ma recherche, et n'imaginant pas un instant que je puisse me préoccuper de la retrouver.

J'appréciais la clarté de la journée. Des petits nuages blancs, souples et compacts tachaient le ciel bleu vif. L'air fouettait les joues. Tout à l'heure, nous irions acheter des croissants à la boulangerie de la rue Jonquay... Je venais de dénicher une caisse de livres et m'y plongeais avec ferveur. Je claquais les titres les uns contre les autres. J'avais acquis à l'usage, une habileté technique pour consulter le contenu d'un rayon. A côté,

une petite femme un peu ronde avec une voix haut perchée, tentait de ramener son mari à la raison.

- Ah ! Non Henri ! On n'achètera pas ce fauteuil. Il est beau, mais je ne peux plus faire un pas à la maison. Ce fauteuil restera ici !

Le mari, un grand sec, se défendait mollement, mais sa petite bonne femme tenait bon.

- Non, non et non ! Nous n'avons plus de place. Je ne veux pas, tu entends ? sermonna-t-elle.

J'ai relevé la tête et cherché Agnès des yeux. Je m'étais peut-être attardé un peu trop car je ne la voyais plus. Elle était là deux minutes plus tôt, penchée sur les livres, à côté du type à la casquette, et maintenant, je pouvais bien essayer de percer la foule, je ne la distinguais plus. Sa chevelure blonde, pourtant, ne passait pas inaperçue. Elle était ma lumière, ma lanterne. Je pouvais la localiser n'importe où rien qu'à la tâche claire que laissait son sillage. J'ai pressé le pas, dédaignant les brocantes. La crainte m'étreignait, m'oppressait inexorablement. Je la sentais comme une tension qui montait, qui serrait sa poigne en dépit des raisons que je lui opposais. Le vent me soufflait aux oreilles des grincements de tôle froissée. Je savais qu'elle n'était pas loin, elle avait avancé un peu plus vite que moi, voilà tout, mais je me sentais soudain abandonné comme un orphelin. J'avais perdu Agnès avec son sourire, avec ses yeux bleus et sa peau douce. Je la retrouvai enfin, masquée par un grand coffre massif. Elle contemplait des bijoux, le nez collé sur la vitrine. Elle était tellement occupée que j'eus le temps d'effacer la crispation qui plissait mes lèvres. Le vent tomba et je la rejoignis, heureux de la tendresse que je lui portais. Je commençais insensiblement à l'aimer, à m'en apercevoir et à l'admettre.

- Regarde ! Laquelle tu préfères ? La bague bleue, cette espèce de turquoise ou l'autre avec les éclats ? Moi je sais pas, dit-elle.

J'avais du mal à donner mon avis sur des bagues parce que je ne prêtais pas d'intérêt aux bijoux. Je différenciais mal des beautés très proches comme l'étaient ces montures.

J'énonçais des évidences :

- Ca dépend de la couleur que tu préfères. Je ne sais pas non plus, je les trouve toutes les deux très jolies. Elles te plaisent ? Tu vas te laisser tenter par l'une d'elle ?

- Ben, je sais pas. Je ne sais plus si mon compte est approvisionné...

- Il ne faudrait pas que cela devienne chronique...

- Ouais... Bien sûr... Oh, je crois que je vais choisir la turquoise, elle me plaît trop.

Le type avait dû, mine de rien, tout entendre de notre conversation, car il survint juste à la fin de sa phrase.

- Mademoiselle ! Vous désirez ? Celle-ci est en effet très belle, acquiesça-t-il en désignant la bague. C'est une turquoise véritable, montée sur un or très pur à 18 carats.

Ce disant, il sortit la bague tant convoitée et la fit jouer dans la lumière.

- Vous voyez la finesse des cristaux, la taille de la pierre est parfaite, c'est un bijou de très grande qualité. Il fit glisser la bague qui s'ajusta parfaitement au doigt d'Agnès. Elle tendit la main et se déplaça un peu en arrière.

- Elle est belle, hein chéri ?

- Oui, elle est chère aussi, ne puez-je réprimer, en ayant l'impression de me substituer à sa conscience, tel un certain criquet.

- Oui, je sais, mais j'ai rien de vrai et cette bague est si jolie...

Le type souriait derrière ses tréteaux. Il nous souriait chacun à notre tour. Il portait une barbe, des cheveux longs un peu crasseux. Il n'avait pas l'allure de l'orfèvre gras et opulent. Je me suis penché à l'oreille d'Agnès et lui ai confié :

- Je te l'offre. C'est un cadeau.

J'ai cherché les clefs, j'ai ouvert et l'ai laissée passer. Elle est entrée en coup de vent, a posé les croissants sur la commode et a foncé vers les toilettes.

- Première !

- Vas-y.

- Je fais le goûter, tu fais la vaisselle, d'accord ?

Sa voix résonnait des toilettes, amplifiée par l'acoustique du lieu. Le ciel grisait. Dehors, une légère brume filandreuse se tissait aux arbres, il ferait bientôt nuit.

Agnès nous a servi le lait chaud. Les croissants étaient tendres et croustillants. Quand elle avait terminé, elle abandonnait son bol encore à moitié plein et parsemé de miettes avec une espèce de dégoût et s'en allait s'occuper ailleurs. Elle s'installa donc sur la banquette avec son tricot qu'elle ne finissait jamais. J'observais, amusé, son air soudain appliqué. Elle avait entrepris de tricoter un pull, mais comme Pénélope, elle rebobinait ensuite ce qu'elle avait tissé précédemment. Elle s'était procurée la laine juste après notre rencontre, une laine épaisse et soyeuse, mais bien qu'une manche semblât bientôt voir le jour, chaque fois, l'ébauche s'interrompait, retenue au néant par des fils invisibles.

Je m'agitais dans la cuisine, les mains plongées dans la mousse, en pleine friction autour d'un bol quand Agnès se dressa dans mon dos. Elle m'embrassa dans le cou, sur la nuque, glissant ses mains sous mon pull, puis prestement, d'une pression, dégrafa un bouton et la braguette. Le pantalon, irrésistiblement, me tomba aux genoux sans que je pusse faire un geste et j'achevai la vaisselle sous ses éclats de rire et ses quolibets,

proférant des menaces de vengeance qui la faisaient redoubler de rire plutôt que trembler.

Lorsque j'eus terminé, je mis un disque de Sahra Vaughan dont j'aimais la mélodie déchirée et m'installai avec mon carton à dessins sur la table du salon débarrassée. J'appréciais ces fins d'après-midi studieuses l'un près de l'autre. Nous nous taisions souvent, mais seule la présence importait. Les jours s'enfuyaient comme des notes.

La voix du voisin, qu'on entendit tonner à travers la cloison pourtant épaisse, vint troubler soudain mon attention. Des coups sourds succédèrent à ces clameurs et Agnès me lança un regard entendu. Notre voisin, un homme d'une quarantaine d'années, assez grand, moustachu, d'apparence posée et courtoise, entrait régulièrement contre sa femme dans d'épiques fureurs. Agnès interrompit le disque pour tenter de déchiffrer le sens des bribes de phrases qui nous parvenaient déformées comme des voix d'outre-tombe. Cette fois là, il paraissait tout à fait hors de lui. Des portes claquèrent qui firent se précipiter Agnès à la nôtre, espionnant l'escalier encore vide par le judas qui la traversait. Le voisin s'adressait à sa femme qu'on n'entendait pas. Elle devait lui répondre car il beugla :

- T'as jamais voulu me croire, il y a cinq ans. Ta mère...

La suite était voilée, inaudible.

- T'as pas confiance en moi, s'emportait-il, martelant la table, sonnée comme un gong.

Il accentuait les syllabes qui se chargeaient d'agressivité, massives comme des coups de poing.

- C'est quand même un monde... T'as qu'à régler ça avec ta mère, c'est quand même elle, la principale intéressée.

Agnès se tortillait, excitée, spectatrice dissimulée de cette violence inopinée et sans danger.

- T'entends comme il est aujourd'hui, il va tout casser...

Je le croisais souvent dans l'escalier ou dans la rue, toujours aimable, souriant, l'allure jeune et décontractée. Comment pouvait-il s'agir de la même personne, ce type maintenant retranché à la dernière extrémité ? Je demeurais indifférent, prétendant donner le change, mais honnêtement, j'attendais la télévision. Je savais qu'un tube projeté du troisième étage devait produire, lors de l'impact d'atterrissage, une superbe implosion à laquelle j'étais curieux d'assister en nature.

- Il y a deux jours, on a DEJA réglé le problème. On recommence encore ! On en a DEJA parlé...!

Il était excédé, à bout. Je me demandais à partir de quelle limite, nous pouvions, Agnès et moi, être impliqués dans des poursuites pour non-assistance à personne en danger. Après la télévision, c'était sa femme qu'il allait balancer en travers du balcon. L'orage enflait, il éclaterait bientôt. L'homme continuait, tambourinant dans les murs, en rage.

- IL Y A CINQ ANS QUE TU ME FAIS PASSER POUR UN CON !

Cette fois-ci, j'entendis distinctement sa voix à elle, assurée, dédaigneuse et railleuse :

- Oh ! Ca va... Arrête un peu...

Nous entendîmes le coup qu'il lui porta. Il retentit dans la pièce, sec et net, puis nous reconnûmes une cavalcade, une fuite accompagnée d'un cri qui montait dans l'immeuble. Cette décharge physique l'avait soulagé lui, il lança bien encore quelques objets dans la pièce qui vinrent se briser avec éclats contre les murs, mais sa voix s'était radoucie, plus bonasse.

- Tu vois, quand je m'énerve, tu finis toujours par pleurer...

Il tenta de la retenir, mais elle se dégagea prestement, elle dévala les escaliers et s'enfuit dans la nuit qui tombait. Agnès avait tout vu, rayonnante, énervée, enchantée.

- Ben, heureusement que t'es pas comme ça, hein mon gros chien !

- Pierre, ça va commencer ! me prévint-elle de la salle, emportant le cendrier avec elle.

D'une main, j'ai saisi la cruche et dans l'autre, mon tabac, papier et briquet. Agnès s'est laissée choir sur la banquette, calée par l'oreiller et l'épais duvet de plume. Lorsque nous assistions à un film, nous déployions le campement. Agnès s'allongeait, se lovait dans les tissus et je me faufilais, je me coinçais dans les espaces qu'elle avait laissés vacants. Je me blottissais, je l'enlaçais, je me serrais près d'elle comme un chaton affectueux. Elle déchira le papier des chips. Sur le sol, s'éparpillaient le pot de compote, sa cuillère, du chocolat et un yaourt. Nous venions d'achever le dîner, mais elle poursuivait encore bien après moi. Les chips craquèrent, croustillèrent, agaçantes. Je me contraignis d'ignorer et passai ma main sous son peignoir. Dessous, elle était nue, excepté une culotte un peu large. Je caressais un sein et voyais défiler les images sur l'écran cathodique sans parvenir à déchiffrer les paroles. Agnès s'est baissée boire à la cruche. Je trouvais l'histoire insipide et peu convaincante. J'avais du mal à fixer mon attention ailleurs que sur l'envie qui grondait en moi : ELLE.

Elle s'est réinstallée, allongée, rivée à l'écran tandis que je traînais ma main sur sa jambe découverte. Ses jambes... à perfection d'un dessin, comme délimitées par deux beaux traits de crayon.

Je me suis levé, les autres pièces étaient sombres. Je n'entendais dialoguer que la télévision, cet œil inversé et monstrueux qui vivait pour nous. J'ai plongé dans la nuit par la fenêtre de la salle de bain. - immobilité frissonnante - Seul le balancement des arbres. Je suis revenu et me suis rassis près d'elle.

Ses jambes se sont détendues, se sont ouvertes légèrement, offertes, tendues vers moi. Je voyais sous sa culotte, ses poils sombres en transparence. J'ai passé mon doigt entre l'élastique et sa cuisse, et caressé le petit bourrelet qui saillait. Elle a bougé et mon doigt glissa sur son désir gonflé. Elle fermait les yeux... J'ai coupé le programme du dimanche soir et porté Agnès jusqu'à la chambre.

J'aimais faire l'amour avec elle avec force, avec passion, démesure et brutalité. Son corps était ce qu'il y avait de plus précieux au monde et je faisais glisser sa petite culotte blanche avec la conviction d'effectuer un acte sacré.

Ses cuisses, son ventre et son pubis exerçaient sur mes facultés une fascination métaphysique. La lécher et la pénétrer étaient les seules préoccupations et uniques justifications de ma vie.

Je laissais mon esprit filer dans les limbes comme un cerf-volant et me débarrassais des habitudes, des interdits, des inhibitions comme de vêtements trop étriqués. Un vent vif et frais soufflait dans ma tête, gonflait les voiles de mon désir. C'était une brise franche et régulière provenant des régions arides et biochimiques de mes hémisphères cérébraux. Je me connectais sur mon cerveau reptilien, débranchant mes centres sur corticaux.

Je manipulais mon plaisir comme une entité abstraite et indépendante, comme une boule de pâte à modeler dont la forme, la texture, la consistance varierait à volonté. Je sculptais son corps avec précision. Je pouvais m'absorber un temps considérable, accroché à une inspiration, en un geste inlassable et répétitif qui tenait davantage du réflexe que de la décision. J'étais capable de m'étendre sous elle une éternité tandis qu'elle me frôlait, m'effleurait, se pressait contre mes lèvres, les cuisses ouvertes comme la voûte céleste. Muée en balancier d'un pendule universel, entraînée dans le flux de la création, elle oscillait, battant un temps absolu, sidéral et cosmique. Je discernais son

plaisir aussi sûrement que la plainte des roseaux sous le moindre souffle. Je m'enlissais voluptueusement dans le marais de son corps, je m'engloutissais dans le microcosme de son anatomie. Je parcourais tous les reliefs de ses galbes sans faire le point sur une carte, je le connaissais par cœur son entre-cuisse, mieux que sa bouche. Je m'y rendais rapidement, empruntant le plus court chemin. Sans détours, je coupais à travers champs et prairies. J'enfonçais ma langue dans ses replis, libérant le moindre désir comme une pluie de paillettes dorées. J'ouvrais les yeux, je serais bien resté là jusqu'à la fin, jusqu'à la mort, et même après, comme ça, rien que ça, le bonheur paisible de la sentir se frotter à l'infini dans un équilibre parfait. J'avais découvert le mouvement perpétuel, l'harmonie divine.

Ses poils, un peu rêches sur la pente de son pubis, me raclaient légèrement la peau. Ma langue lissait les petites aspérités granuleuses de son vagin et j'aspirais les gouttelettes qui sourdaient de ses muqueuses contractées. Elles avaient le goût de la mer, le matin sur le sable, quand elle se retire. Je la buvais avec la soif d'un garnement turbulent qui lamperait un grand verre frais de limonade. Je la respirais comme l'air limpide et rare en oxygène de la haute montagne. Elle exhalait un parfum délicatement musqué qui faisait chuter mon système immunitaire. Je me blottissais dans les replis de sa croupe ; j'affectionnais d'une tendresse injustifiée le petit renflement qui saillait à la base de ses cuisses, je l'adorais, je le brodais d'un feston de câlineries ; il était le perron du paradis. Je plaquais mes mains contre sa peau et insensiblement desserrais ses lèvres qui baillaient dans le bruissement humide de la mousse au pied des arbres. Je tenais dans la coupe de mes mains, les fondements du monde.

Et puis les rôles s'inversaient. Elle s'agenouillait à mes pieds, me relevait et promenait son index délicatement tendu. Son visage s'approchait, je le voyais de haut, blond, profilé. Alors qu'elle avançait ses lèvres sombres et gercées vers mon sexe

dressé, elle ouvrait grands ses immenses yeux bleu clair aussi purs qu'un ciel d'été balayé par le mistral et me fixait de son innocente et naïve candeur. Elle s'abîmait dans des caresses effrontées et perverses avec l'application d'une fillette enfilant des perles.

Ce n'était pas elle, ce n'était pas moi, nous n'étions que la déflagration de deux énergies qui se rencontrent. Nous avions laissé nos âmes au vestiaire. Sur le matelas, on pouvait voir s'agiter deux ectoplasmes, deux feux follets, deux beaux animaux vigoureux et lestes, deux créatures qui participent à un acte biologique, deux atomes qui se collisionnent, chacun hérissé d'une barrière protectrice au seuil de désintégration élevé, deux consciences qui se heurtent, ou simplement un couple humain égaré dans la nuit ocre du système stellaire. On se tapait notre crise de schizo, téléguidés par l'ordinateur de bord qui se chargeait du pilotage automatique de nos vaisseaux corporels pour un accouplement spatial.

On se suçait, se léchait, s'enfonçait méthodiquement, en un rêve éveillé dépourvu du moindre sentiment. Nous satisfaisions respectivement de puissantes pulsions sexuelles et déchargions leur caractère émotionnel avec le détachement du règne animal. Je n'avais plus rien d'un être humain, d'une personnalité, d'une intelligence, de tous les caractères qui nous sont propres, qui font qu'on est soi. Je n'étais plus que cette poussée, que ce rythme, cette force qui pénétrait de plus en plus vite, de plus en plus profond. Je l'écrasais, je la niais, je l'anéantissais de ma rage de jouir qui me propulsait aux frontières de l'infini. Je me désagrégais.

Les secousses se succédèrent.

Vide. Nuit. Espace. Rien.

Râle comme un sanglot.

Je me retiens à ses épaules, je redécouvre sa peau.

Effondrement.

Souffles mêlés.

Silence.

« Je ne t'aime pas. Je te hais du plaisir que tu sais me donner alors que je ne t'aime pas. »

Silence des pensées.

J'ai serré ma tête contre son cou, je l'ai enlacée.

- Je suis bien près de toi, dis-je.

Et au même instant, je la détestais pour ce malaise qui montait en moi comme la nausée.

Photographe amateur, je n'avais pu résister aux plaisirs du laboratoire. J'avais découpé de grandes feuilles noires cartonnées qui obturaient les fenêtres le temps du tirage. Je m'étais organisé de manière à pouvoir travailler dans des conditions d'aisance optimum. La salle de bain et son mobilier changeaient alors de fonction. J'avais posé la planche soutenant les bacs sur la baignoire remplie d'eau qui accueillait les photos en fin de traitement, tandis que l'agrandisseur se calait sur le meuble dans le tiroir duquel j'avais glissé la pochette de papiers sensibles. Le matin, j'avais tiré dans la petite cuve cylindrique, mon négatif que je pouvais observer plus en détail à présent qu'il était sec : les contrastes étaient équilibrés, l'exposition et la densité correctes.

J'aimais m'enfermer dans le calme du labo où s'élaborait la chimie photographique. J'ai fermé la porte et allumé la lampe brune inactinique. Elle distribuait la lumière sous la forme d'un halo évanescent et vague qui ne permettait pas de distinguer le contour des objets. On devinait plus qu'on ne voyait. J'ai glissé le négatif sur son rail, sous la tête de l'agrandisseur. Le faisceau lumineux s'est répandu sur le margeur. J'ai recentré un peu l'image, les tons étaient bien délimités, un peu tranchés dans les zones ombrées. Le négatif ne laissait jamais deviner le positif qu'il inversait. Portrait commun et sans relief ou attachant, vif, comme dérobé au mouvement ? L'incertitude régnait jusqu'au clapotement du premier bac. J'ai déplacé la tête de l'appareil sur la colonne pour obtenir la taille adaptée au format du papier, j'ai réglé la netteté. Je ne m'interrompais plus jusqu'au soir, excepté quelques minutes pour apprécier à la lumière du jour, la totalité, l'intensité d'un cliché. Je fumerais une cigarette puis je verrais brutalement le jour

décroître, et quand, le soir, j'échapperais à mes bassines, j'éprouverais un sentiment de nuit sans fin, monotone et oppressante. J'ai passé mon doigt sur la feuille pour reconnaître la face sensible et glacée et l'ai placée sur le margeur. J'ai évalué le temps de pose et escamoté le filtre rouge :

« Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze. »

J'ai coupé la lumière et fait voltiger la feuille dans le premier bac. La qualité de la première photo laissait souvent présager celle des suivantes. Je l'ai agitée avec la pince dans la mixture à l'hydroquinone. Les parties sombres sont apparues en premières, l'ombre du cou, celle projetée sur le mur, la pupille, la bouche, puis du gris foncé vers le moins soutenu.

Là je te reconnaissais mon amour, cet éclair dans tes yeux, immobile dans ce rectangle souple. La photo était expressive et c'était toi, mais... Ce n'était pourtant plus vraiment toi. Il manquait la seconde précédente, et puis la suivante, et puis les autres avant et toutes celles qui avaient suivi jusqu'au moment présent. Combien d'images de toi pour que ce fût toi ? Je voulais te conserver, te réduire, te schématiser, te délimiter, te cerner et c'est aussi ce que je cherchais confusément lorsque nous faisons l'amour. Je tirais des reproductions parfaites d'une fraction de seconde de ton image corporelle. Les photographies n'étaient rien de plus et je ne t'ai pas approchée davantage. J'ai fait glisser le papier dans le dernier bac. Le fixateur assurait à la photographie sa pérennité, une admission pour la lumière du jour, la réalité. Liquide transparent qui empêche le papier de noircir et de retourner au néant de l'uniforme, un peu comme l'écriture qui fixe les pensées, les souvenirs, le passé.

J'aimais ton sourire, tes dents blanches. Quand tu rentrerais le soir, j'aurais tapissé le mur carrelé de la salle de bain de tous tes tirages qui s'aligneraient comme sur une planche contact. Je t'appellerais et sans retirer ta veste de cuir, ton sac toujours en

bandoulière, tu viendrais admirer ton mur miroir. Certaines ne te plairaient pas, bien sûr, et d'ailleurs, celles justement que j'appréciais davantage, mais parfois on tomberait d'accord et pour cette coïncidence de goûts, cet accord de préférences, j'étais heureux déjà.

J'avais remarqué sur le négatif, deux ou trois photos que nous avions prises en forêt et dont j'avais perdu le souvenir. Nous étions partis dans les bois, un après-midi un peu gris où elle désirait sortir. On avait marché un peu en nous enfonçant dans les taillis. J'avais posé l'appareil sur le pied et on s'était photographié tous les deux ensemble par le moyen du retardateur. On se regardait, on s'effleurait du bout des doigts, assis de profil dans les feuilles.

J'ai centré le petit rectangle de négatif. Nos deux masses d'ombre se sont découpées sur le plateau de l'agrandisseur. J'ai compté, j'ai franchi les bacs et me suis retrouvé avec nous deux entre les mains. D'habitude, je la voyais ou je me voyais distinctement, mais là, je nous observais. Je me détachais du « nous », non plus pour n'être que moi par opposition à elle, mais pour considérer ce « nous » dont je me dissociais temporairement. La scène me semblait révélatrice de notre attitude profonde, de notre relation autant qu'un lapsus ou un acte manqué peut l'être du comportement d'un individu. Elle me dominait par la taille, le visage relevé, mais poursuivant toujours mon interprétation à caractère psychanalytique, cette posture que j'avais adoptée, qui me diminuait, ce choix, même inconscient, n'était pas sans signification. Je la contemplais, sérieux et tendre, certain de mon détachement, de ma force, heureux de sa gaieté enfantine que j'avais tant plaisir à voir s'épanouir. Elle aimait tellement se sentir importante et j'étais prêt à concéder, à céder sur tout en l'échange de son bonheur. Elle était ma gosse, ma petite fille qui aurait eu un chagrin secret que je voulais absolument guérir.

J'ai lâché la feuille dans l'eau. Tu gisais. Ce papier brillant, fixé, contrasté de noirs et blancs resterait la preuve de notre rencontre.

J'arrivais à préserver de notre vie commune, comme des trous clairs dans le ciel, quelques brèches de solitude personnelle qui m'étaient absolument nécessaires et sans lesquelles j'aurais étouffé. J'aimais paresser, vague et sans but, nonchalant et rêveur. Silence des pièces auquel je n'avais pas à répondre ni à prêter mon attention. Espace libre de mouvements et de pensées.

Je songeais à Agnès qui partageait ma vie, habitait ma maison et occupait une relative, mais effective importance. J'essayais de comprendre, de découvrir les raisons de nos actes et sentiments. J'aurais voulu démêler nos vies comme on déroule une pelote de laine enchevêtrée, tirer une extrémité et suivre le fil qui menait à l'autre, à ce que nous étions, nos désirs, nos craintes, notre vérité au plus intime. J'aurais voulu nos plans respectifs, mais je devais m'accommoder de l'approximatif. J'avais fini par l'accepter, elle, l'étrangère à la pensée et aux émotions si différentes des miennes, et je ne savais plus si je l'avais acceptée pour me donner des raisons de rester ou si je restais parce que je l'avais acceptée. Mes interrogations se bouscuaient en une dialectique à l'aspect absurde. Et puis je finissais par convenir que j'avais passé avec moi-même un odieux marché : Je fermais les yeux sur les points déplaisants de sa personnalité, sur nos différents, pour m'accorder de ne pas la quitter. Je voulais continuer la vie avec Agnès parce qu'elle me permettait un quotidien qui ne fût pas étouffé de solitude, rempli uniquement de moi, parce qu'elle savait assouvir aussi, jusqu'à la dernière goutte, les fantasmes toujours renaissants de ma sensualité avide et exigeante. J'estimais peu Agnès, mais je devais reconnaître aussi, tenir un peu plus à elle que je ne voulais bien

me le laisser croire couramment. Elle ne représentait pas mon idéal féminin, mais elle flattait pour une part, il fallait en convenir aussi, une partie de vanité masculine au plus profond de sa vulgarité. Elle consolidait une assurance parfois un peu instable, me valorisait à mes yeux et comblait mes frustrations. Elle était ma femme-objet, la réponse aux stimuli qu'étaient les innombrables images couvrant les murs de nos sociétés consommatrices. Les rues étaient placardées de visages fascinants, de corps divinement sculptés, de yeux langoureux et de lèvres pulpeuses. Femmes si belles, impassiblement érotiques et charnelles des cadences publicitaires. Femmes sublimes, extatiques qui veniez en horde me distiller la frustration de ne pas, de ne jamais vous posséder. Comment pouvait-il exister de semblables créatures et si nombreuses, sans que je ne pusse jamais en connaître la texture et le goût, en user ne serait ce qu'une fois ?

Ces femmes fétiches, objet, talisman, tabou distribuées comme des poignées de confettis broyaient la plupart des hommes. Devenue subitement laide, cette métamorphose n'atteignant que son physique, épargnée en tous autres aspects, je n'aurais pas tardé à quitter Agnès sans regrets ni remords. Elle devait en avoir confusément conscience et soignait son apparence. Meticuleuse et minutieuse sur sa mise, elle comprenait, je pensais, que son charme n'était dû qu'à ses formes séduisantes et qu'ôtées celles-ci, elle serait devenue aussi commune que la plus insignifiante.

J'attendais mieux, comme beaucoup d'autres, j'atermoyais, comptant sur une rencontre, un hasard heureux . . .

Je ne connaissais pas le visage qu'elle aurait ni ses gestes, mais j'aurais reconnu son sourire, sa voix et ses yeux... Elle aurait su être différente, pourtant toujours la même. Elle aurait su me chuchoter des mots chauds comme les nuits du printemps, des mots qui auraient été la musique de son être. Il n'y aurait pas eu de choses que je lui eusse cachées. Elle ne m'aurait pas obligé à me taire parce qu'elle n'eût pas compris. Elle

aurait tout connu de moi, rien refusé qui fût essentiel. Elle aurait su aussi, que seule l'incertitude me retenait, mais elle aurait connu la dose exacte, sachant que trop d'incertitude me donnerait une certitude, celle de son indifférence. J'aurais voulu un provisoire remis chaque jour, un provisoire qui se serait poursuivi. Nous aurions été libres de rester ou de nous quitter sans déchirer l'autre, sans larmes ni haine, la liberté de chacun garantissant notre liberté commune. Je l'aurais rencontrée au hasard d'une soirée, instantanément attirés l'un vers l'autre. Nous nous serions revus, et sans bruit, sans heurts, elle aurait pris la place d'Agnès.

J'en étais là de mes spéculations oisives quand l'air vibra, ébranlé sous les mugissements qui s'emparèrent de l'immeuble.

Il arrivait autrefois aux maisons d'être hantées. Elles recueillaient des fantômes, esprits frappeurs et divers qui harcelaient les humains. On quittait les lieux, abandonnant sa demeure si l'on ne les endurait plus, mais le plus souvent, l'on s'accommodait tant bien que mal de ces êtres envahisseurs et perturbateurs, plus espiègles qu'animés d'intentions malveillantes. Ma maison était une maison moderne, un appartement en béton armé où les fantômes et lutins ne voulurent pas se laisser emprisonner. Nos vastes appartements clairs et aseptisés s'étaient définitivement débarrassés des vies parasites et grouillantes des faunes légendaires. Quitte à choisir, j'aurais volontiers préféré loger un peuple varié de créatures fabuleuses et oniriques qu'abriter les monstres qui peuplaient l'immeuble. A mon regret, l'appartement n'était pas hanté mais « foré », élu des perceuses et chignoles de toutes cylindrées. Leurs cris déchiraient l'espace, lacérant l'onde sonore de hurlements frissonnants. Elles se répondaient, se relayaient en dialogues horribles. Elles rugissaient leur haine à tue-tête, se développaient à travers les cloisons de tous les étages, laissant vibrer les murs terrifiés. Le silence retombait, coiffant l'air de son bonnet de feutre et c'était le sursaut

du noyé à qui on laisse reprendre son souffle pour mieux le replonger dans la baignoire remplie. On l'attendait, sur ses gardes, mais la secousse surprenait toujours, crissant dans la pierre qu'elle raclait, râpait, frottait en des plaintes sinistres. Lorsqu'elles se réveillaient, les perceuses ne se taisaient qu'en fin d'après-midi. J'avais au début, tenté de résister à leurs assauts en opposant une indifférence feinte, mais je ne les avais pas dupées pour autant. J'entrepris alors de m'enfoncer des boules Quilès dans les conduits auditifs. La rumeur était assourdie, mais tout aussi oppressante. Je me résignai, m'avouai vaincu et battis en retraite. Il faisait beau, ciel bleu et frais d'automne. Je me suis dirigé vers le placard, ignorant les rugissements, j'ai enfilé mon survêtement, mes tennis et fus paré pour une course en forêt, improvisée et contrainte. En sortant de la voiture, j'ai gratté un peu de terre qui était restée collée à mes semelles depuis la fois précédente.

Je m'étais établi un trajet qui débutait au chêne creux et traversait la forêt en largeur. Je le parcourais régulièrement, adapté à sa longueur. L'air était vif, le sol dur et sec. Je me suis élancé progressivement, développant en souplesse l'ampleur des mouvements. Mon haleine s'évaporait en brouillard, je me laissais griser par la mobilité des muscles, le froid et l'étendue de la course. Je franchis le sous-bois clair et dénudé, froissant les feuilles éparses. J'appréciais en semaine, la forêt désertée par la foule. J'avais horreur de croiser des promeneurs, j'aimais courir sans rencontrer personne sur les chemins sableux des bois. Le paysage tressautait régulièrement au rythme de mes foulées sous le ciel uni. Respiration. Souffle. Pieds qui martèlent la terre. Je rencontrais au détour d'une allée, un vieil homme et son chien, une dame à vélo, personnages fugitifs dissipés sous la condensation.

Je suis rentré, échauffé, fourbu, l'esprit essoré comme une éponge, las et détendu. Dans l'escalier, une voisine me précédait, femme d'une quarantaine d'années au visage

impassible et fermé, à l'allure droite et grave. Pas un regard, pas un mot, pas un sourcillement, toute attentive à grimper les marches et à ignorer, tendue dans son ascension rigide et presque mécanique. Je ralentis pour ne pas la dépasser, ce qui aurait risqué de la frôler et pu provoquer quelque embarras. Elle sentit qu'elle me freinait alors que je venais d'enjamber les marches deux à deux et se figea davantage, concentrée sur ses pas. Je la suivais, indifférent, et imperceptiblement elle accéléra son rythme. Elle progressait devant moi et s'efforçait de contrôler son allure. Elle devinait que je la considérais, que je la détaillais sans son consentement et malgré moi, violée du regard, sans violence ni inconvenance, simplement par la promiscuité du lieu, maladroite et digne comme toutes les femmes croisées dans les escaliers, gênées, appliquées à leurs manières, tachant d'éviter les rencontres. Elle se dirigea enfin vers sa porte, l'ouvrit rapidement et s'engouffra dans l'entrée, toujours muette et aveugle, laissant planer dans le corridor un parfum de gêne. Les dames d'âge mûr avaient aussi leur timidité, m'expliquai-je.

Les perceuses avaient cessé et rendu à la maison sa quiétude. Cinq heures et demie ; je disposais d'encore un peu de temps. J'ai fait couler l'eau du bain, savourant d'avance sa douceur et suis allé me servir une boisson. En même temps que la bouteille de limonade, j'avisai l'air vide et désolé du réfrigérateur. Nous n'échapperions pas, ce soir, au ravitaillement hebdomadaire, constatai-je ennuyé. La limonade grésillait sous mes dents. Quelques coups de marteau secouèrent encore les murs. Le bricoleur forcené devait aménager son appartement en duplex ou se bâtir un radeau en prévision de la fin du monde. J'ai replacé la bouteille dans la porte du réfrigérateur que j'ai refermée du pied, puis me suis dirigé vers la baignoire en abandonnant mes vêtements sur la moquette. Je me suis plongé dans l'eau bouillonnante avec l'intention d'amortir la dépense d'énergie calorifique et, tout naturellement, mon esprit à glissé vers des sujets

graves et sérieux. J'ai coupé l'eau et me suis étendu, bercé par le clapotement et les gouttes qui fuyaient du robinet. Un oiseau criait dehors, j'y reconnu un merle et sans trop d'efforts, j'aurais pu me croire en été.

Je ne vivais pas trop mal en fin de compte, j'avais un métier, un toit, pas de problèmes financiers et une jolie compagne. Je pensais qu'il valait mieux ne pas s'interroger à l'excès et chercher plutôt le côté éclairé des choses.

Agnès est arrivée tandis que je me séchais. La porte a claqué et son pas résonna dans la cuisine. J'attendais sa voix, mais elle ne vint pas, ne parvenaient juste les bruits familiers de sa présence. Je m'essuyais les pieds et allai à sa rencontre, enroulé dans le drap de bain.

- Agnès, je suis là, dis-je.

- Ah ! Je ne t'avais pas vu, dit-elle, gardant ses distances. T'es prêt ? Faut qu'on aille faire les courses.

Elle alla s'asseoir sur la banquette, le visage vide, comme absent, et ne retira pas ses chaussures noires cirées qu'elle laissait pendre devant elle.

- Attends j'arrive, je m'habille, dis-je.

Je suis retourné dans le couloir, la laissant à ses pensées. Décidément, elle n'était jamais satisfaite et je n'en savais pas les raisons. Elle ne disait rien, n'expliquait pas, ne m'offrant que son mutisme autistique. Elle se retranchait dans sa cité silencieuse, seule, coupée, enfermée, isolée. J'enfilai ma chemise et, agacé, craquai un bouton. « Merde ! » Je pouvais bien tenter n'importe quoi, j'étais plus invisible à ses yeux que le vent. Même lorsque cela se dissipait, je n'en savais pas plus, elle me rendait des explications confuses et embrouillées auxquelles je ne croyais pas. Quand je fus presque habillé, je la rejoignis. Elle faisait la liste des produits à se procurer, coincée sur l'extrémité du fauteuil, nerveuse, diaphane, fragile.

Des filets de veines bleues se contractaient sous la pression de l'écriture. Je me suis arrêté derrière le dossier et ai posé mes mains sur ses épaules. Indifférence.

Impassibilité. Je voyais les racines foncées à la naissance de ses cheveux et je pensais qu'elle avait été naïve autrefois, de m'assurer sa blondeur naturelle. « Petite fille ingénue et mythomane. », me dis-je.

- Va voir s'il reste encore de l'huile, m'ordonna-t-elle.

Je suis allé ouvrir le placard, discipliné et conciliant.

- Une pleine et une entamée, l'informai-je.

Elle a fourré le papier dans sa poche, enfilé sa veste et ramassé les paniers tandis que je me dépêchais de lacer mes chaussures.

Nous roulions. Agnès attacha son regard à l'avant de la voiture et la nuit enveloppa vite la ville qui scintillait. Je chantonais quelques mélodies obsédantes et décousues, tapotais le volant, impatienté par l'incompétence des feux tricolores à drainer la circulation. Une que la densité automobile n'émouvait pas était Agnès. Un saurien, surgi tout droit de l'ère primaire et visiblement peu désireux de nouer des liens d'amitié, ne serait même pas parvenu à la tirer de sa rigidité boudeuse. J'aurais pourtant volontiers écouté son babillage anodin, mais il fallait ce soir y renoncer. Manifestement, la bande magnétique avait dû s'enrouler autour de la tête de lecture, car malgré mon acharnement, aucun son ne daignait sortir de sa gorge. J'ai risqué une dernière tentative, un peu comme le coup de pied désespéré que lance le type exaspéré à son automobile obstinée à l'inertie. Je me suis penché alors vers Agnès et lui ai exécuté une des plus sensationnelles grimaces de ma panoplie, celle qui atteint tous les traits du visage, comprime le nez en découvrant les narines, exorbite les yeux et s'achève en ricanements grotesques. Le résultat escompté ne vint pas. J'entrevis pourtant bien un éclat vivant, mais qui me fit plutôt douter de mon sens de l'humour car elle me lança un regard

franchement excédé et totalement dépourvu d'indulgence. J'abandonnai la partie comme lorsque l'on s'en remet aux dieux pour faire cesser la pluie quand on a tout essayé.

J'ai trouvé une place sur le parking à côté des caddies, ce qui m'évita de déambuler entre les voitures à la recherche de l'un d'eux. Je conduisais le chariot en courant derrière elle qui filait déjà vers le hall d'entrée. Les portes se sont ouvertes sur un monde néonisé et cellophanisé auquel Agnès s'accordait parfaitement avec ses fourches blondes et sa veste de cuir nouvelle vague. A chaque fois, quelques secondes après avoir pénétré dans la galerie, j'avais l'impression de me déplacer en apesanteur. Mes mouvements étaient ralentis et j'éprouvais des difficultés à progresser, mais peut-être n'était-ce dû qu'à l'effet des larges perspectives. La voix claire et ferme de l'hôtesse envahit l'espace : « On demande un chef de rayon au poste 223 s'il vous plaît. »

Je me laissais guider. J'avais pris mon souffle à l'entrée, je n'avais plus qu'à attendre qu'Agnès me reconduise à la sortie. Des piles de livres vendus au kilogramme s'entassaient sur des tréteaux. J'ouvrais des yeux d'halluciné. Le peuple consommait dans une course effarante et continuelle. Des gosses hurlaient, traînés de force par la main des parents, d'autres dormaient, affalés tels des petits singes épuisés dans les bras d'adultes peu soucieux de leur progéniture. Toute cette populace ordinaire et triviale, baignée dans le même air fade ment lumineux et musical me répugnait profondément. Les haut-parleurs s'infiltraient dans les cervelles en goutte à goutte, scandant les slogans partout identiques : « Tout moins cher » - « Encore plus pour des prix encore plus bas. » Voilà le but ultime que l'on proposait aux hommes, la clef magique de la félicité. Je n'avais pas d'idéal politique ni même d'opinion déterminée. Je n'étais pas communiste, ni capitaliste, non plus qu'anarchiste convaincu, je ne me réclamaï de rien et ne pensais pas que le bonheur naîtrait un jour, de doctrines édictées, plus ou moins imposées selon

les moyens et la psychologie du régime en place. Je m'obligeais à croire en la bonne volonté de la majorité humaine qui finirait, je l'espérais, par triompher.

Je laissais Agnès choisir les aliments de son goût et l'attendis à l'entrée du rayon des semoules. Le lieu ne s'y prêtait guère et mon cerveau avait certainement tendance à grésiller un peu dans cette atmosphère saturée et bourdonnante, mais, malgré le brouhaha général, je crus distinguer des cris d'oiseaux. Je levai machinalement la tête et fus littéralement sidéré en apercevant des grappes de moineaux agglutinés sur les montures du toit, guettant une accalmie du flot humain pour fondre sur les sachets de féculents. Je ne m'en étais jamais aperçu, il m'avait fallu cet instant de distraction improbable en ce lieu, pour percevoir leurs appels aigus. C'était de petits moineaux aux plumes grises et ébouriffées. Leurs piaillements agressifs qui crevaient parfois le fond sonore du magasin, les faisaient ressembler à des monstres chétifs et batailleurs. Je remarquai deux ou trois sachets au plastique éventré dont le contenu jonchait le sol. Les gens piétinaient, indifférents, sous les regards envieux des oiseaux. Agnès revint et déposa divers cartons de soupe, de riz et de spaghettis.

- Tu veux du fromage chéri ?

Je l'ai regardée, incrédule. Elle me parlait et m'appelait chéri à présent. Était-il possible que sa mauvaise humeur se soit dissipée si soudainement ? Les nuages avaient dû être chassés vers d'autres horizons par un vent bienfaisant.

- Oui, d'accord, dis-je.

- On se fera un repas sur le pouce ce soir, ça ne te dérange pas ? Suis-moi, m'invita-t-elle vivement.

Je me demandais ce qu'elle avait pu découvrir de l'autre côté du rayon qui avait su lui peindre cet air si éloigné de sa contrariété précédente. « Certainement pas les oiseaux. », me dis-je ironiquement, sachant sa répulsion et sa crainte des volatiles.

On s'était divisé les tâches, Agnès allait à la cueillette tandis que m'était assignée la fonction de porteur. Je traînais nos provisions comme un sherpa, mais je préférais, Agnès avait des idées bien précises et pour moi, ces choix n'avaient guère d'importance. J'étais chargé de l'attendre aux points cruciaux des différents rayons et de la rattraper en poisson pilote quand elle disparaissait sous une inspiration soudaine, vers une autre allée. Je suivais sa chevelure, j'arrivais à la discerner entre toutes les autres blondeurs, j'avais acquis un pouvoir de discrimination très élevé. Parfois je lançais, mêlé aux victuailles, des objets qui m'avaient tenté. J'aimais bien surtout, regarder les gens, les couples, les écouter, deviner leur entente, leur complicité ou leurs différends. Parfois, en quelques secondes, on découvrait que des abîmes pouvaient séparer deux êtres, unis sans aucun doute par les liens imputrescibles du mariage. Et surtout, j'adorais contempler les femmes. Beaucoup étaient jolies. Toutes ces femmes entrevues un instant, ces passantes, me laissaient deviner de multiples possibilités de vies délicieuses. Je les dévisageais très vite, sans jamais insister, pour le plaisir d'admirer leur visage si plein de promesses. Rien ne subsistait d'autre d'un beau visage que l'envie de le suivre. J'oubliais Agnès un instant, j'oubliais mon caddie à roulettes et la montagne de nourriture qui s'accumulait à l'intérieur. J'oubliais les murs, la société et son progrès culturel, les obèses, les laids, les fâcheux, les mesquins et les aigris pour ne plus suivre que la courbe de ce menton, que ces yeux et ce regard qui annihilait à lui seul la surface de la planète. Toutes ces femmes, toutes ces rencontres, tous ces possibles impossibles me laissaient à la fois songeur et déçu.

- T'arrête un peu de mater les filles ! m'accusa-t-elle, jalouse.
- Mais... Faut bien que je regarde quelque part... protestai-je.
- Oh ça va hein ! Tu fais que ça, t'attends que ça ! Te barrer avec une autre... Mais vas-y, tire-toi, qu'est-ce que t'attends...?

- Mais...

Elle s'était déjà enfuie vers les caisses, elle n'écoutait pas. « Je pouvais bien les regarder ces filles, après tout. Qu'est-ce que ça changeait ? D'ailleurs, je ne tentais jamais rien. », me justifiai-je à moi-même.

Agnès prenait goût à ces brusques scènes de jalousie pour un regard égaré. Je ne concevais la jalousie que comme la conséquence d'un abandon et ne me représentais donc pas ce sentiment perpétuel et constant qui paraissait la ronger comme une menace pesante d'insécurité. Sa jalousie était préventive et défensive, la mienne se manifestait quand la situation en était déjà à l'irréparable.

Je regardais Agnès entasser les achats sur le tapis roulant de la caisse. Elle m'évitait, têtue et rancunière. Je ne pensais pas que la fidélité perpétuelle était une condition nécessaire à la stabilité du couple. Evidemment, on n'échappait pas à l'éventualité d'un attachement spontané à une liaison, mais c'était le risque à jouer, le prix de la liberté et de l'authenticité de notre relation, m'expliquais-je. L'équilibre du couple se présentait fragile, édifié sur des fondements peu rationnels, réfléchis, et je devais reconnaître que chaque partenaire sauvait ses meubles, adoptant des principes différents suivant l'opportunité du moment et son avantage personnel mis en jeu. Le meilleur que l'on pouvait tirer des nouvelles valeurs du couple contemporain était davantage de sincérité contre moins de certitudes.

Combien de temps resterions-nous ensemble ? Un an ? Deux ans ? Plus ? Non, je n'aurais pu supporter longtemps Agnès, avec ce caractère houleux et imprévisible, ses futilités constantes. Je nous imaginais avec des années en plus, mettons quarante ans, parce que ces années là sont une période délicate de l'existence. Elle, femme plus très fraîche, un peu sur le retour, cheveux grisâtres et clairsemés, taille ayant mûri un embonpoint propre, visage mou, flasque au menton et dans le cou, yeux délavés, secs et

cassants derrière ses lunettes quelle aurait fini par être contrainte d'arborer ; son côté aigri, envieux, acerbe et amer, accru par ces années d'insatisfaction continuelle. A cette époque, nous aurions définitivement cessé tous échanges relationnels, tant verbaux que physiques. Je n'aurais plus été qu'un cadavre psychique en proie à toutes les névroses conflictuelles qu'elle m'aurait flanquées. J'aurais erré dans un monde déraciné, ombre psychasthénique, aboulique et bientôt clinomaniaque. J'étais, comme on le voit, assez peu optimiste quant à nos chances de survie communautaire. Vraiment, notre couple traversant le temps pour se muer en un couple d'âge mûr était aussi improbable que la neige au Sahel, les Martiens et le sourire de la caissière.

En repartant, Agnès s'est arrêtée à la boutique de chaussures et j'ai continué seul. J'ai tout entassé sur la banquette arrière de la voiture, empaqueté dans des sachets plastiques, j'ai envoyé rouler le chariot vers le fond du parking et me suis assis derrière le volant. Les vitres se sont vite embuées et j'ai ouvert la fenêtre. Je recevais de temps en temps, des petites gouttes par l'ouverture étroite. La pluie s'était mise à tomber en un crachin collant et tenace qui s'infiltrait. Mes doigts ont rencontré dans ma poche, le paquet de Sanson qui s'est vu diminué d'une dose supplémentaire. L'attendre sous la pluie, claustré dans une carcasse métallique, m'impatientait prodigieusement. Mon regard dégoulinait sur les panneaux publicitaires géants qui s'élevaient, plantés dans le béton. Je l'ai reconnue de loin qui cherchait la voiture, elle portait son carton à chaussures dont elle n'avait, immanquablement pu s'abstenir. J'ai débloqué la portière.

- Alors t'as trouvé ? Elles sont chouettes ? l'accueillis-je, peu enclin à renchérir sur ses débuts d'hostilités.

Elle ne prit pas la peine de me répondre et enchaîna :

- Je suis fatiguée. Rentre.

- Ecoute, dis-je, cesse de faire la gueule. Arrête de bouder toujours pour un rien. J'en ai assez, j'en ai marre de tes scènes stupides, tu comprends ! Alors stoppe un peu, regarde-moi. Arrête !

- Mais tu m'aimes pas ! Tu veux me quitter, je vois bien. Tu m'aimes pas, alors pourquoi tu restes, hein ? Pourquoi ? s'emporta-t-elle.

- Mais si, je tiens à toi, mais si je t'aime. Qu'est-ce que tu vas chercher ? Je vis avec toi, je suis bien avec toi. Je ne te le montre pas assez que je t'aime ? Ca ne se voit pas ? Je comprends rien à ce que tu me dis. Qu'est-ce que tu me fais tout le temps, ces trucs débiles... Tu me fais craquer à force...

- Je t'aime et pas toi, souffla-t-elle.

- Mais si, je te dis. Allez, arrête. Viens à côté de moi, ton mec qui t'adore à la folie, grand comme une maison, comme la lune. Allez, viens ma souris...

Elle s'est laissée approcher et je l'ai embrassée sur l'arrière des joues, près de l'oreille, des gentils baisers tendres et câlins. Elle gémissait des petits sanglots hoquetés. Ce n'était pas toujours clair et évident, des fois, je tenais vraiment à elle.

L'hiver nous est tombé dessus sans crier gare, comme une maladie qu'on découvre un matin avec stupeur, la lumière aux carreaux, la pluie molle et poisseuse. Agnès partait travailler tôt, me laissant seul dans l'appartement tiède encore de sa présence. Je n'allais moi non plus, pas tarder à partir.

J'enseignais dans une école d'un quartier appelé défavorisé par euphémisme, alors que « sinistré » aurait mieux convenu. L'école était ceinturée de tours grises et désolées où nous étions davantage îlotiers qu'instituteurs. Je plongeais chaque matin dans ces lieux d'indigence et de misère comme le seau au fond du puits. De vastes paysages de béton décrépit, sales et sordides, où grouillait un peuple de sans ressources tassé dans ces ghettos, s'étendaient comme la lèpre. Le bâtiment de briques noires et rougeâtres qui nous servait d'école, prenait l'aspect crépusculaire d'un pénitencier. Nous étions enfermés, encavés, cernés par les immenses tours ternies qui nous masquaient la clarté en nous obscurcissant le ciel. Ecole ventée de puissants et féroces courants d'air glacés qui s'engouffraient par les labyrinthes de béton que formaient les cités. Ecole battue par les vents, fouettée, cinglée de rafales malveillantes et pluvieuses. Ecole délabrée, aux murs souillés de graffitis et de crasse, pillée par les jeunes désœuvrés du voisinage. C'était l'école des pauvres, mesure et taudis. Ecole puante, imprégnée jusque dans ses étages de l'urine pestilentielle des colonies de chats qui avaient d'autorité investis les sous-sols. Ecole démunie, abandonnée, répudiée. En effet, et c'était chose courante, il arrivait que quelques écoles, dans certains quartiers, suintassent la tristesse et la misère...

Comment cette population pouvait-elle accepter de vivre entassée dans d'infâmes logements exigus ? Comment pouvaient vivre ces gens dans ces bidonvilles, ces cités dépotoirs où plus rien n'était respecté, où s'amoncelaient régulièrement, au pied des immeubles, jonchant les trottoirs, des sacs d'ordures jetés des fenêtres directement dans les rues, vaste chaos d'une infrastructure régnante ? Les habitants, dont les appartements maintes fois visités avaient été à chaque reprise délestés du peu qu'ils contenaient, ne prenaient même plus la peine de verrouiller leur porte d'entrée.

Nous accueillions donc chaque jour, la marmaille tapageuse et agitée des façades livides. Filles et fils des travailleurs nécessiteux aux maigres salaires. Peuple misérable de fourmis, pouilleux, cas sociaux de toutes espèces, indigents de toute première urgence. Et moi, fils de salarié à l'abri du besoin, petit salarié moi-même, je m'immergeais pour la journée dans la lie des catégories socialement défavorisées, côtoyant de près ces parents au visage délavé, décharné, fade ou ravagé, à la misère sculptée intimement dans le moindre repli de leur corps, sur leur peau, sur leurs habits si ternes et communs, dans leurs paroles et leur ton ordinaire et souvent si vulgaires. J'observais les mères vêtues de la djellaba d'usage qui demeuraient près des grilles ceignant la cour de récréation, pour le plaisir de rester encore un peu ensemble, à discuter comme au pays. Etranges apparitions que ces silhouettes d'autres contrées, drapées d'étoffes légères, aux couleurs vives et si mal destinées au climat. J'aimais leurs petites filles aux cheveux roux de henné, aux yeux noirs immenses, dont le regard adulte, grave et sérieux, exprimait malgré tout cette impression toujours présente de dignité. Je me souviens distinctement de deux fillettes dont l'aînée, âgée seulement de quelques mois de plus, veillait assidûment sur la plus jeune, l'entourait, l'assistait, ne la quittait pas, en petite mère attentive de substitution. Je m'étais pris aussi d'amitié pour deux jumelles que la mère dépressive n'avait, dès leur naissance, pu vraiment prendre

en charge. Adorables jumelles à l'expression désabusée, dont les yeux clairs, si vastes, s'étaient comme agrandis à la quête de la lumière. Sabine et Céline, petites filles menues à la peau si blanche, dont la voix, quand elle s'échappait, prenait des sonorités gutturales et marines. Toujours solitaires, à l'écart des autres, elles s'apaisaient, enlacées l'une à l'autre, dans le mouvement rassurant du balancier si expressif du bercement dont elles avaient été sûrement privées. Elles calmaient leur angoisse dans ces vacillements communs qui les fondaient ensemble. Elles poursuivaient dans ces postures dynamiques, à l'effet étonnamment curieux et cocasse, un équilibre psychologique et affectif instable. Quand j'obtenais parfois d'elles un sourire, c'était précieux et rare.

Je m'attachais à tous ces enfants, tellement démunis, affectueux souvent, et paumés dont je partageais les journées scolaires. J'entretenais avec eux des relations affectueuses et spontanées qu'il m'aurait été impossible d'envisager avec des adultes. Nos échanges s'effectuaient en toute liberté réciproque, sans pudeur ni calcul. Ils rachetaient le monde, ils le justifiaient un peu.

J'allais donc chaque jour dans ce quartier déshérité, accomplir ma mission d'éducateur qui était d'élever les générations nouvelles vers le savoir ou plutôt vers une aptitude à raisonner efficacement, qui identifiait, d'après des recherches récentes, la véritable intelligence...

L'escalier bourdonnait sous les coups sourds des enceintes crachant le rock comme une horde de démons déchaînés. A mesure que je me rapprochais de notre étage, l'appréhension que ce fut Agnès qui manquât tant de discrétion se précisa. J'ouvris et entrai. Elle avait repoussé les meubles de la salle et dansait, complètement surexcitée. Elle avait retiré son jean, ne portait plus qu'une chemise par dessus sa culotte et gesticulait tout fait possédée par la démente de la musique. Je l'ai regardée, surpris, avec un air qui tentait d'être détaché, mais qui fut certainement peu convaincant, tant la voir se livrer à des manifestations immodérées, sous ces éclats sonores abusifs, m'était affligeant. Elle m'a jeté un regard où j'ai cru lire une lueur de connivence et a continué ses contorsions sourdes et furieuses. « Mais qu'est-ce que je fais avec une fille pareille ? pensai-je. Qu'avons-nous de commun ? Qu'est-ce que je comprends et partage de cette effervescence saugrenue ? »

J'ai suspendu mon blouson au portemanteau et j'ai commencé à parcourir le courrier le plus naturellement du monde dans le vacarme des percussions et les stridences électriques : des prospectus, la facture d'électricité et un relevé de compte. Rien de franchement palpitant, mais j'avais depuis longtemps, délibérément rompu toutes mes relations épistolaires, source d'inutilité et de temps perdu.

La voix suave et charmeuse du commentateur emplît soudain l'appartement. J'ai levé la tête vers Agnès qui venait de s'arrêter et qui soufflait profondément. Des cheveux restaient collés à ses tempes par la sueur. Des gouttes perlaient sur sa poitrine, inondant

son soutien-gorge. Elle a baissé le volume et est venue s'asseoir à califourchon sur le bras du fauteuil.

- T'as vu, je suis rentrée avant toi aujourd'hui. C'est Jean-Luc qui m'a ramenée en moto, c'est un nouveau dessinateur, annonça-t-elle riieuse.

- Ouais ? fis-je platement.

La moindre occasion pour tenter de me rendre jaloux était propice. Elle ne louvoyait pas et se précipitait si vite au but qu'elle compromettait souvent l'efficacité de son stratagème.

- T'as vu, ils ne perdent pas de temps, dis-je en désignant la facture.

- C'est fou comme tu t'intéresses à moi, fit-elle. Je t'accueille gentiment, je suis contente, je t'explique que j'ai quitté plus tôt et tu m'adresses à peine la parole. Tu t'en fous ! Quand tu rentres, tu ne me regardes pas, tu ne m'as même pas dit bonjour. J'existe pas hein ?

- Ecoute, tu me parles d'un type que tu ne connais que d'aujourd'hui et qui te ramène déjà en moto. Tu ne voudrais tout de même pas que je te demande ses goûts préférés et dans combien de temps tu comptes coucher avec lui ? Tes histoires de mecs ne m'intéressent pas. Le jour où tu veux partir, la porte est grande ouverte.

Son nez s'est pincé, serré par la colère et elle a lancé :

- Je sais que tu ne m'aimes pas. Pourquoi tu me le montres toujours ? J'ai bien vu quand tu es arrivé, le regard que tu m'as lancé, tu n'étais pas content de me trouver là. Je sais que je t'embête. Je suis désolée si je ne suis pas une autre, mais la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a... Moi, je n'ai pas grand chose, je suis jolie je crois, mais le reste ne te convient pas. Je suis trop superficielle pour toi... Je complique toujours tout et je te mène une vie impossible. Ecoute, j'ai réfléchi, on a qu'à se séparer. Tu verras,

ce sera plus simple. Je retournerai chez ma mère et tu seras mieux sans moi, ici, tout seul ou avec une autre.

- Ah ! Je vois, c'est le coup de foudre instantané, dis-je. Ce doit être évidemment le genre de type qui te plaît, motard à la combinaison de cuir et moue désabusée. Tu es libre, tu pars avec qui tu veux. Mais au moins, aie la franchise de tes sentiments et de tes actes. N'essaye pas de me faire croire que tu pars parce que je ne t'aime pas. Dis-moi que tu as rencontré quelqu'un d'autre qui te plaît et avec qui tu choisis de partir, je comprendrais, je souffrirais de te perdre, mais je comprendrais. Alors surtout pas de faux-fuyants. Je déteste la lâcheté et la mauvaise foi...

- Mais qu'est-ce que tu me fais avec ce type ? Je ne le connais pas, j'en n'ai rien à foutre de ce mec. Il m'a raccompagnée, c'est tout. Qu'est-ce que tu vas t'imaginer, que je m'envoie en l'air avec tout le monde ? Mais allez, dis le que je suis une putain puisque tu le penses si fort. Dis le au moins une fois, tout ce que tu penses de moi. Je suis bonne qu'à ça, à baiser. D'ailleurs pourquoi tu restes avec moi ? Tu veux que je te le dise ? Tu restes avec moi pour le cul. Il n'y a que ça qui t'intéresse en moi. Le reste, tu t'en fous. Il y a longtemps que tu m'aurais quittée si ça tournait pas de ce côté là. C'est dégueulasse. Tu vis avec une baiseuse, mais après tout, elle te suffit bien. Seulement attention : « Propriété Privée ». Tu voudrais pas qu'elle aille baiser ailleurs. Ca remettrait en question ta tranquille assurance de petit mâle. Mais tu vois, moi, je t'aime quand même, même si tu m'aimes pas. Je t'aime malgré toi et malgré moi parce que je ne peux pas m'en empêcher, parce que c'est plus fort que moi.

Je lui pensais moins de clairvoyance. Le procès qu'elle venait de me dresser, recelait une juste part de vérité, pourtant je n'aurais pas voulu la perdre. Je l'aimais plus qu'elle ne croyait, mes sentiments étaient confus, mais sincères. Elle me claironnait sur tous les tons qu'elle tenait à moi, qu'elle m'aimait, elle, puis elle agissait en toutes choses

comme si ce fût le contraire. Je n'y croyais pas, je n'y croyais plus. Sa bouche se tordait, elle se mordait les lèvres. Elle finirait notre querelle dans les larmes et comme toujours, je ne tarderais pas à lui accorder à nouveau, la confiance que j'avais tant de mal à lui refuser. Comme à l'accoutumé, j'aurais tort. Elle reprendrait son souffle, son beau visage redeviendrait lisse et ses humeurs, ses remarques acerbes ne tarderaient pas à renaître.

- Tu me dis que tu m'aimes, ton amour que tu brandis sans cesse, je ne le vois pas, je ne le sens pas, dis-je. Tu te comportes comme si tu voulais me prouver le contraire, comme si justement tu ne m'aimais pas. Tes bouderies continuelles, le ton que tu emploies pour me parler, les réflexions déplaisantes que tu m'adresses régulièrement, pourquoi ? C'est quoi ? Certainement pas cet amour que tu clames si haut ou alors ton amour est chagrin. Je ne recherche pas les plaisirs masochistes. Je n'aime pas l'amour sadique que tu me dispenses.

- C'est parce que tu ne m'aimes pas que j'agis ainsi. Je suis malheureuse parce que je sens bien que je ne compte pas. C'est pour ça que je suis méchante parfois, dit-elle d'une voix radoucie. Si je savais, si j'étais sûre, je serais toujours gaie, je serais heureuse avec toi.

- Une bonne fois pour toutes, qu'est-ce qui te fait croire que je ne t'aime pas ? Pourquoi penses-tu cela ? Je ne comprends pas, ça se voit quand même, lorsque quelqu'un tient à soi.

- Non, on n'est jamais sûr avec toi. Je ne sais rien de toi. Je ne sais pas ce que tu penses. Tu ne me dis rien. Je ne lis pas en toi, je ne peux pas deviner.

Qu'aurais-je bien pu lui dire aussi ? Que je ne l'aimais pas et que pourtant je l'aimais quand même ? Qu'aurait-elle pu comprendre que je ne comprenais déjà pas moi-même ? Noir ou blanc ? Elle excluait le gris qui me composait souvent.

- Je t'aime mon ange. Je te l'ai dit tant de fois et tu ne n'as pas cru pour autant, dis-je.

Je ne pouvais même pas prendre à témoin la vérité de certains moments. La jouissance ne prouvait rien. L'amour ne se démontrait pas. Si elle assurait douter de moi, qu'aurais-je pu établir qui attestât mes sentiments ? Je n'avais que des mots et une tendresse quotidienne. Mais elle, comment aurait-elle pu réfuter son indifférence ? Bien sûr, rien non plus... J'en avais assez. On n'aboutissait jamais, pas plus éclairé qu'au commencement, seulement un peu plus âcre de cette incapacité à communiquer, exclus mutuellement l'un de l'autre. Je voulais en finir.

J'abandonnai là notre discorde, dédaignant les argumentations logiques qui auraient dû l'amener à avouer ses contradictions. J'étais las, les paupières me tiraillaient. Ces joutes explicatives avaient le pouvoir de m'éprouver profondément. Qu'avait-elle dans la tête pour permuter toujours les situations ? Ses raisonnements, ses paradoxes me déconcertaient totalement. J'étais dans un labyrinthe, face à un mur épais contre lequel je me heurtais. Elle s'est levée et sans un mot s'est enfermée dans la cuisine.

Même au plus profond de nos corps, infiniment séparés. Vain le rythme de mes poussées comme des sautilllements pour rejoindre les étoiles, comme la distance infime et en même temps infiniment grande qui sépare les électrons, chacun enfermé dans sa coquille, dans sa tête, dans sa chair inviolable, impénétrable. Prison organique. Forteresse inaccessible et imprenable. Eloignés l'un de l'autre de la même distance qui sépare les soleils des myriades d'étoiles. Isolés l'un de l'autre par la même épaisseur de vide que celle qui sépare les planètes du cosmos.

Le silence hostile des disputes a envahi les pièces. J'ai avisé la guitare qui m'offrait pour pleurer, ses hanches et son bois verni. Elle jouait mes larmes, ma colère, les mots que je n'avais jamais dits, que je n'avais jamais trouvés. Je claquais mon impuissance et mes frustrations sur les cordes en Nylon, tendues comme les membranes de mes nerfs.

Inlassable et obstiné, je reprenais la mélodie lancinante d'un thème obsessionnel. Les notes qui s'égrenaient, sourdaient de mes doigts. Je jouais à la recherche de la plus infime nuance. J'attaquais la basse sourde qui marquait la mélodie, détachant le rythme de l'arpège. La musique s'infiltrait dans mon corps par la moindre surface de ma peau. Mieux qu'avec des mots, je lui communiquais ma rancune et ma peine. Agnès avait fini par détenir le pouvoir de régler ma vie. Elle faisait, par ses humeurs, la pluie et le beau temps sur ma maison. Tout insidieusement, avait bien changé. Mon indifférence et même mon vague dédain s'étaient mués comme une chrysalide pour donner naissance à des sentiments plus vifs. Comment en étais-je venu à cette dépendance servile et malheureuse ? Elle que j'abandonnais sans scrupules au petit jour, il y avait quelques mois, elle qui m'agaçait, que je jugeais irrémédiablement creuse et surfaite, je vivais à présent, au gré de ses caprices. Heureux quand elle souriait, mélancolique et désespéré quand elle me rembarrait. Elle me malmenait mais je la pensais fragile, et en définitive, je lui pardonnais tout. Mes doigts s'animaient sur les cordes mouvantes. Je le connaissais par cœur ce morceau, chaque note se déduisait inéluctablement de la précédente. Mélodie parfaite et obstinée comme les images et les pensées qui m'assaillaient : « Pourquoi toi que je méprise au fond et que je suis parfois si proche de détester ? »

Et toujours en filigrane, couraient ces pensées :

« Réussir sa vie, progresser, avancer, s'élever vers un bonheur plus parfait. Gravier les marches jusqu'au sommet. S'emparer, connaître, comprendre ce bonheur statique et absolu qui me faisait me mouvoir pour l'atteindre. »

Le bonheur était immobile comme un astre. Le bonheur était peut-être celui des choses, immuable et figé, le bonheur de la pierre, sans âme et sans conscience. Réussir sa vie n'était pas aisé. C'était surtout des compromissions, et les compromis ne

s'accordaient guère avec l'image que je me représentais du bonheur. Je rêvais d'un idéal, d'un ordre parfait et je me heurtais à l'imprécision humaine, à l'à peu près, au flou. Il fallait s'en contenter, la sagesse me soufflait qu'il fallait même l'accepter. Le bonheur dans la société, le bonheur dans le couple, le bonheur spirituel, matériel, purement égoïste et individuel. Il fallait choisir. Mais peut-être ne s'excluaient-ils pas mutuellement... Comment s'y reconnaître ? J'étais agnostique. J'aurais voulu pouvoir survoler, prendre de la distance par rapport à moi, à ma vie, au quotidien. Tracer le chemin sur une carte, redescendre et le suivre. Comprendre et choisir m'aurait semblé avoir plus de valeur, au lieu que cette errance perpétuelle dans les souterrains obscurs du sens de la vie me semblait vaine et dérisoire. Vivre m'avait façonné des certitudes : le bonheur ne se traquait pas. Les épreuves et les peines n'étaient pas nécessaires à son obtention. Le bonheur ne se méritait pas, ne se gagnait pas. La vie n'était ni ceci, ni cela, inclinée dans un sens ou dans l'autre, mue par une intelligence favorable ou funeste. Semblable au torrent qui dévale les pentes, la vie ne possédait pas la conscience. La vie ne se déchiffrait pas non plus sous une grille mystique qui aurait livré un sens caché. Il fallait s'attacher à naviguer du mieux possible pour ne pas risquer de se maudire un jour. Je souhaitais un bonheur simple, né d'un accord avec moi-même et d'une entente de qualité avec quelques êtres privilégiés. Le bonheur au quotidien, comme un golfe tranquille, baigné de soleil, roulant des eaux fraîches et vives, mais jamais agitées.

Vint le repas silencieux et rancunier où chacun mâchait sa rancœur. Bruit métallique des couverts. Mastication des aliments. Regard fiché dans le vide pour ignorer l'autre. Faire comme si de rien n'était. S'appliquer à glisser son regard sur l'autre, le gommer, qu'il ne soit qu'une couche d'air agglomérée au vide. Silence épais. Silence où l'on s'engluait. Je la détestais de me forcer à jouer ce jeu vulgaire. Repas d'automate, dénaturé et sans saveur. Plus qu'une pomme à peler, à avaler et la torture prendrait fin. Je

consultais ma montre. Je n'avais pas mis plus de cinq minutes pour dîner et elles pesaient lourd sur l'estomac.

Agnès de plus en plus, trouvait prétexte à ces disputes, à ces longues soirées boudeuses, consignés chacun dans une pièce de l'appartement.

Elle perdait l'éclat de son sourire qui ne faisait plus guère que de rares percées comme un soleil d'hiver fatigué. Elle ne me voyait plus. Son regard s'échappait, il dérapait souvent sur le mien. « C'est parce que tu as peur que j'y voie ton indifférence, pensai-je, mais sois tranquille, on ne voit rien dans les yeux, on interprète... Ces petites surfaces sensibles sont impénétrables et si je plonge les miens au fond des tiens, tes yeux ne refléteront jamais que ce que j'y mets. »

Elle avait tendance à s'impatienter facilement puis devenait mélancolique et fade. Elle semblait s'effacer et perdre l'intérêt du monde alentour quand elle ne sombrait pas dans des humeurs irascibles. On se raccommodait alors souvent tard le soir, allongés dans le noir. Elle se rapprochait, tentait une vague caresse que je ne tardais pas à lui rendre. On rallumait la lumière et nous réconcilions au moins jusqu'au lendemain matin.

En attendant Agnès, le soir, je savais qu'en rentrant, elle poserait sa veste et sans un regard, filerait à la salle de bain. Je savais le visage vide et las qu'elle afficherait, son air morose et renfrogné.

Elle arriva. «Que t'ai-je fait ? lui adressais-je silencieusement. Pourquoi m'en veux-tu ? » Je passais en revue les différents faits de la veille pour tâcher de découvrir la faute que j'aurais pu involontairement commettre et qui serait devenue la source de ses griefs. Je tentais de me souvenir des mots, des phrases qu'elle aurait pu mal interpréter. Je ne découvrais rien qui justifiât cette animosité.

Elle se coiffait dans la salle de bain. Elle y restait de plus en plus longtemps et peut-être encore davantage lorsqu'elle boudait. Minutieusement, elle lissait ses cheveux décolorés, les roulait, les gonflait, s'observait, s'oubliait dans ces gestes méticuleux et monotones. Parfois, elle restait une heure à soigner ses cheveux, pendant une heure, parfois plus, elle s'occupait d'eux, attentive et patiente. Je savais et comprenais que chacun eût ses manies. J'avais les miennes, furtives et inconséquentes, comme tout un chacun, et m'expliquais cette lubie coiffeuse comme un signe momentané de nervosité passagère. Lorsqu'elle sortait, souvent, elle avait oublié le sujet qui l'avait tant contrarié. Je me rassérénais, dégagé du poids de sa rancune. Je promenais mes doigts dans ses cheveux cassants et clairsemés

- Dis, tu me feras un bébé ? demanda-t-elle.

Elle avait le chic pour lancer les phrases les plus mal à propos.

- Non, répondis-je interloqué.

- Si, je veux un bébé, un petit bébé qui te ressemble. J'en veux un. Ca fait assez longtemps qu'on est ensemble ! D'abord, je suis pas obligée de te demander ton avis... C'est facile...

- Arrête de dire n'importe quoi, les bébés, on les fait à deux, on décide à deux, et j'en veux pas. Pour l'instant j'en veux pas. On a déjà du mal à nous assumer tous les deux, c'est pas pour faire un bébé.

- Si tu m'aimais, tu me ferais un bébé, renchérit-elle. Pierre, j'te connais, si t'en avais un, tu craquerais trop, tu l'adorerais. Un petit enfant à toi, à nous, tu te rends compte ? Allez, dis oui . . .

Parfois, elle s'emparait d'une toquade, comme ça, de préférence qui m'agaçait, tel un poignard, et ne la lâchait que lorsque nous étions brouillés. Mais finalement, elle n'avait pas complètement tort, j'aurais aimé un petit môme. Je me laissais envahir par les clichés usuels : Agnès portant un petit enfant à bout de bras dans le soleil. Rires. Ciel bleu azuré. J'aurais voulu des jumelles, comme à l'école, de toutes façons, j'aurais voulu une fille. J'aurais essayé de rendre notre enfant heureux malgré la situation économique mondiale et le progrès des technologies meurtrières. Nous aurions été tous les trois, entre Agnès et moi, un petit être à qui on aurait tout appris... Seulement, avec Agnès, il n'en était pas question. Tout était trop aléatoire, incertain. Je la savais capable de tout, et un enfant ne l'aurait pas davantage attachée que moi et tout le reste. Je n'aurais pas voulu que mon enfant devienne la proie de son instabilité, de son imprévisibilité, que mon enfant devienne un jour entre ses mains, une arme contre moi.

- Je te préviens, dis-je, si tu attends un enfant sans mon consentement, je te quitte immédiatement et irrémédiablement, sans le connaître et sans plus jamais te revoir. Je le ferai.

- J'en veux pas de ton bébé d'abord ! me rembarra-t-elle, je le ferai avec quelqu'un d'un peu plus beau que toi, sois tranquille. Je m'en fous de tes sermons, de tes mises en garde. Des fois, je me demande vraiment ce qu'on fait ensemble...

A certains moments, toutes mes pensées se concentraient vers un seul but comme sous le faisceau d'une loupe : LA BAISER. J'étais incapable de désirer autre chose. J'étais lancé comme une torpille vers sa cible dont plus rien n'aurait pu me dévier. Mais à mon désespoir, Agnès avait une priorité à satisfaire qui était son appétit alimentaire. Je trépisais régulièrement d'impatience d'endurer cet être qui n'en finissait pas d'avaler diverses nourritures, alors que je n'attendais que sa disponibilité pour l'enfiler. Je l'observais, médusé, engloutir des quantités faramineuses de pain, de chocolat, de yaourts, de compote et de gâteaux. Elle mastiquait sans répit et s'isolait de moi aussi sûrement que si elle avait participé à un banquet. Elle pratiquait une masturbation alimentaire buccale. Elle déglutissait en des bruits d'animal affamé et malpropre. Je voyais presque par transparence, comme dans l'espèce de poisson exotique translucide, toute cette mangeaille déchiquetée et salivée, atterrir dans son estomac tentaculaire, en un clapotement mou. J'étais fasciné par cet organisme dévoreur, effrayant, inquiétant comme ces plantes carnivores gluantes.

Après une pénible attente, elle cessait enfin, se retournait sur le dos et fermait les yeux en écartant les cuisses. Je posais la tête un instant sur son ventre qui émettait les sons incongrus de la digestion puis me laissant gagner par l'insouciance, je glissais vers le bas.

Allongée sur le flanc, jambes écartées. Ouvrir ses cuisses. Le bas de son ventre, son pubis, tapissé de poils noirs assez épais. Ventre surplombé de ses mamelons contractés.

Je ne distinguais pas son visage. Corps de femme sans visage, offert et sensuel. J'aimais sentir sa vulve rouler sous mes lèvres, s'écarter sous ma langue. Je faisais glisser mon sexe en érection sur ses lèvres tendres, localisant la pointe de sa langue. Je caressais son visage de ma verge indécente et tendue. A genoux, j'entrouvrais ses lèvres et je m'insinuais, introduisant mon gland au plus profond de sa bouche.

C'est lorsqu'elle m'avait bien léché et sucé, esclave asservie à ma soif dominatrice, lorsque je la sentais ouverte, ma chose niée, dégradée, avilie, pliée à mes exigences sous le plaisir, que m'était accordé la vague déferlante de l'orgasme. J'assouvissais mes fantasmes ; je pressais mon sexe au fond de sa fente, évacuant un liquide gélatineux dans son corps comme on se libère d'excréments. Je reprenais conscience rivé à elle, coincé entre ses cuisses, suintant, dégoulinant de sperme à l'intérieur de son ventre, retenu par mon sexe dur et cassant.

Chiotte corporelle de chair, femme latrines, cabinet d'aisance, femme pissotière, femme asservie, captive, docile, dominée, soumise, humiliée, opprimée, esclave, et avilie. J'étais précipité en moi du haut de l'éden, agité de tremblements, gêné, planté là si incongrûment. Je haïssais cette seconde nature pourtant si permanente qui me réclamait tant de concessions.

Quand je l'avais baisée, je me retrouvais seul. J'entendais le vide hurler à mes oreilles, je ne la souffrais plus. Exécrable et répugnante, je la haïssais de ce pouvoir qu'elle détenait. Elle me promettait un bonheur infini et me rejetait aux derniers instants sur la grève du désespoir, de mes interrogations, de mon désœuvrement, de mon mal être, de ma solitude existentielle. La jouissance n'était plus le plaisir, elle en était la frontière, elle était la porte refermée, la satisfaction passive et passée, le souvenir. La jouissance me rendait à moi-même. La volupté avait ses limites auxquelles je m'étais déjà heurtées. Je les voyais comme de vastes vitres de verre Sécurité contre lesquelles,

dans l'ultime jouissance, je venais me briser. Au bout de l'amour il n'y avait rien qu'un vide infranchissable et désespérant. Il n'y avait plus rien à inventer, plus rien à explorer, nous nous connaissions comme l'on se connaît soi-même. La sensualité avait fait le tour de notre imagination. Au bout de l'amour il n'y avait rien, juste la mort immobile qui nous contemplait de son œil fixe.

Je retrouvais Agnès fidèle à elle-même, inchangée, avec ce visage des tracasseries quotidiennes. J'avais des tentations de foutre le feu, de me tirer, d'enfiler mes tennis et de courir sans me retourner, sans plus jamais revenir. Mais je restais, je redescendais lentement, tout se calmait comme après la tempête et je repoinçonnais mon ticket pour un prochain aller-retour au fond de son vagin.

Elle n'était pas encore rentrée et je l'attendais sans savoir où elle était. Peut-être ne rentrerait-elle plus jamais, partie avec un autre plus imprévu... Elle m'abandonnait, lassée, tellement ennuyée, embarrassée, qu'elle se serait épargnée de m'annoncer son départ. Et soudain, je découvrais mes gestes empruntés. Je ne savais plus quoi faire, je n'avais plus rien à faire, plus rien qui en valût vraiment la peine.

Onze heures et elle n'était toujours pas là. Seul le silence de la nuit, le visage aux carreaux, le halo blanc des réverbères. De rares voitures trouaient la nuit quelques secondes et j'entendais décroître progressivement le ronflement du moteur qui s'éloignait sur l'asphalte.

Où pouvait-elle être ?

Le bruissement des arbres, sous leurs froissements, attisait mon attente. J'avais laissé la pièce dans la pénombre pour qu'elle ne sache pas, quand elle rentrerait, que je l'attendais. Surtout, ne pas lui laisser deviner mon désarroi, mon inquiétude fébrile. Je tentais de me rassurer en me convainquant qu'elle ne tarderait plus, mais la nuit était toujours sombre et stagnante.

Craindre ou la maudire ?

Peut-être riait-elle au charme flatteur d'un autre ou bien était-elle en péril, accidentée quelque part ? Ne pas penser, attendre, guetter seulement, si elle n'apparaissait pas au croisement de la rue, au fond de ma nuit...

J'entendis le bruissement de l'étoffe de sa robe qu'elle ôtait. J'ai ouvert un œil, le réveil indiquait quatre heures. Les plus matinaux se levaient à cette heure, Agnès, elle, se couchait. J'avais sombré quelques heures auparavant sous l'épuisante ronde des idées fixes comme un navire englouti, dans une torpeur tendue et agitée.

- Quatre heures du matin.

Elle ne pouvait sortir que des bras d'un autre. Elle venait de quitter cet autre et allait à présent se glisser à mes côtés. Il l'avait sans doute écartelée de plaisir et de délices, son sperme devait encore lui couler entre les jambes en longues traînées blanches. Elle devait sentir encore la pression de son membre contre les parois de son ventre et elle avait l'impudence de venir s'allonger près de moi. Elle fit glisser ses bas en Nylon sur ses jambes longues et fines, puis se faufila dans les draps.

Mes yeux burent toute la nuit de la chambre pour mieux discerner l'expression de son visage.

- D'où viens-tu ? dis-je, d'une voix qui se voulut le plus neutre possible.

Silence. Le silence emplissait mes oreilles, insoutenable.

Et c'était pire que tous les aveux. Elle affirmait son bonheur traître, personnel et secret qui signifiait mon anéantissement. Soufflé par le souffle de son silence.

- Dis-moi où tu étais. Dis-le-moi, même si... je n'osais achever. Je veux savoir, je dois savoir, repris-je.

- Pierre... s'étrangla-t-elle d'une voix implorante.

Je ne pouvais plus douter. Comme l'éclair qui vient déchirer le ciel, le ton, son embarras firent vaciller ma raison. Elle venait de me tromper. Elle venait de se faire enfiler, de se faire enfoncer par une ordure, un infâme salaud. Elle en avait réclamé encore parce qu'elle raffolait d'écartier les cuisses. Et elle m'avait oublié et elle m'avait nié, et elle avait joui avec un autre. Et je n'existais plus, et je n'étais plus nécessaire. Voilà, je n'étais pas nécessaire,

je découvrais que je n'avais pas plus de valeur que n'importe quel type. J'étais interchangeable, je n'avais rien d'unique et d'irremplaçable. Elle trouverait même mieux sans peine. Moi ou un autre, qu'importait du moment que ça glissait entre ses jambes. J'assistais à ma tragédie, à mon agonie, et je me révoltais. Je l'aurais frappée, je l'aurais battue et ma douleur se serait engourdie. La violence grondait en moi des roulements de ciel chargé.

- Où étais-tu et avec qui étais-tu ? m'entendis-je articuler.

- Arrête, lâcha-t-elle, ça sert à rien... Je t'aime Pierre, je n'aime que toi.

Ma colère m'abandonna, j'étais vaincu, je n'avais même plus soudain, envie de la battre. J'étais vide, brisé, je ne croyais plus en elle, je la perdais comme on perd son sang.

- Tu oses, dis-je, ne me dis plus ces mots. Avec qui étais-tu ? Qu'est-ce que tu as fait ? répétais-je.

Mais je n'avais déjà plus envie de le savoir. Peu importait son nom puisque je ne le connaissais pas. S'il avait été présent, lui, placé à ma portée, je me serais jeté sur lui dans l'instant pour apaiser ma souffrance. Si j'attendais, je digérais l'impact et ne passais plus à l'acte.

Agnès se taisait. J'étais blessé, mais pas achevé, la mise à mort viendrait ensuite, un autre jour, une autre nuit. Elle finirait par me quitter définitivement, je le savais, et cette évidence, cette certitude me nouait le ventre et toutes les fibres de ma chair.

- J'étais avec Jean-Luc, avoua-t-elle.

« Bien sûr, pensai-je, je vais te quitter, que j'ai au moins le courage de ne plus te pardonner. » Mais j'étais incapable de me tenir à ce qui aurait dû être une détermination absolue. Elle me tenait par un charme impérieux. Sa peau, ses jambes, ses yeux et ses cheveux étaient autant de liens d'acier qui m'attachaient et me liaient.

Agnès finit enfin par avouer, dans des pleurs et des remords cuisants, une rencontre insensée et sans lendemain. Elle se réfugia en sanglots dans mes bras que je refermais, muet, trop heureux de la retrouver, qu'elle me soit revenue, mon amour éperdu.

Il se cristallisa alors, à la surface de mon âme, une fine couche de bonheur et de haine mélangés. L'âpre liqueur s'étendait dans ma gorge pour nourrir la jalousie et la désillusion. Elle pleurait les larmes séchées dans ma gorge et je la haïssais du plus profond de mon être.

Il était intérimaire, disait-elle, il venait de quitter l'entreprise, elle ne le reverrait plus. Il fallait que je comprenne ça, suppliait-elle, ça ne se reproduirait plus, plus jamais. Elle n'aimait que moi, elle le savait bien, elle le savait encore plus maintenant, il n'y avait que moi qui comptais, il n'y avait qu'avec moi qu'elle aimait faire l'amour. J'étais son seul amour, son unique amour, elle aimait mes caresses, elle aimait mon sourire, elle aimait mes silences. Elle tomberait malade si je la quittais, elle deviendrait folle, elle en mourrait, elle ne pouvait plus vivre sans moi. Il fallait que je lui laisse une dernière chance, la seule, je la quitterais alors, s'il advenait une autre fois. Il fallait que je la croie, la dernière fois.

Je savais bien qu'on n'irait jamais très loin ensemble. Je savais tout déjà, mais je voulais vivre encore un peu, et sans elle, ça n'aurait plus été possible. Je savais bien que le monde s'écroulerait, que les étoiles tomberaient du ciel par paquets le jour où elle me lâcherait.

Je n'ai pas regardé la vérité qui m'éblouissait tant. Je voulais croire tous ses mensonges qui me permettaient de la serrer encore, de la voir vivre. Je ne voulais plus me séparer d'elle, je voulais croire l'impossible pour continuer encore, juste encore un peu.

Agnès fut adorable durant les quelques jours qui suivirent. Elle accusa ensuite un excès de mélancolie aiguë où elle noircit chaque soir les pages d'un cahier d'écolier. Elle n'était plus irritable et hargneuse comme elle pouvait l'être auparavant, simplement je la sentais lasse et morne; elle semblait comme un oiseau fragile enfermé dans une cage et qui se laisserait dépérir d'ennui. Elle devenait pâle, ses paupières s'étendaient et je m'en voulais d'être la cause de sa langueur. Elle s'ennuyait, elle s'étiolait près de moi qui lui convenais mal. Elle promenait son spleen, son désœuvrement de pièces en pièces puis finissait par s'étendre sur le lit, yeux fermés. En deux jours, je ne pus plus endurer son accablement. Il valait mieux qu'elle parte. Je ne réclamais pas sa pitié.

J'entrai dans la chambre où elle était allongée. Elle venait de rentrer et n'était même pas allée se changer dans la salle de bain. Elle avait juste posé son blouson en fermant la porte et s'était dirigée vers le fond de l'appartement. Il semblait planer comme une fine poussière, un brouillard blanc et ouateux. Je me suis assis près d'elle sur le lit et je l'ai regardée. Elle n'ouvrit pas ses yeux, préférant son monde clos à mon visage, à mes questions, à ma quête bonasse et sage, à ma compréhension. Elle respirait doucement, imperceptiblement. Je promenais mon regard sur ses traits si connus, appris sur le bout des doigts, sur les racines foncées de ses cheveux clairs, sur les grains de sa peau, sur ses yeux fermés dont je savais le regard si étrangement et douloureusement triste, sur son pull blanc aux mailles épaisses et larges. Si je me baissais un peu, si je posais ma tête sur le léger relief de ses seins qu'elle trouvait trop menus, son odeur m'envahirait comme l'arôme de la forêt quand on pénètre à l'orée. J'allongerais mes mains sur ses

bras avec l'expression tragique d'un naufragé. Je le connaissais ce corps, autant que le mien, j'aurais été capable de le tracer de mémoire sur une feuille. J'en connaissais les imperfections qui le rendaient plus accessible, plus particulier et intime. Je savais la courbe un peu abrupte de son nez, le caprice de ses ailes, son front obstiné et trop court ainsi que la forme malhabile de l'ongle de son orteil droit. Je l'avais apprise de mes caresses aussi parfaitement que l'artiste qui l'avait modelée. Je l'aimais. Oui, quelque part au fond de mon âme, un mécanisme s'était déclenché, une solution chimique s'était constituée à son contact, indélébile, irréductible qui me faisait l'aimer sans contrôle, sans intervention, sans consentement ni convention. J'aimais son outrance, j'aimais ses débordements, sa démesure, sa déraison, ses emportements, son exagération enfantine et pathétique. Elle animait le monde en pesanteur de mon être et je m'émerveillais à ses cris de joie, au feu de son sang passionné.

- Agnès, l'appelai-je avec précautions.

Elle sortit à regret de son sommeil, ouvrit des yeux secs et durs. Son regard n'était plus la mer, il était le métallisé du ciel antarctique.

- Agnès, qu'est-ce qu'il y a ? Ca ne va plus, dis, qu'est-ce que tu as ?

Je savais qu'elle répondrait n'importe quoi, rien, que mes questions l'ennuyaient, que je l'ennuyais avec mon air contrit et mon affliction conjugale, avec mes doigts en pincettes et mes yeux de chien pelé. Elle regardait loin, derrière le vide. Elle ne pouvait pas s'effacer, mais elle savait fixer l'invisible. J'ai remonté ma main sur son épaule, je l'ai serrée un peu.

- Ma souris, tu t'ennuies avec moi, dis-je. Tu n'as plus rien à me dire, tu ne sais plus parler. Il faut partir, il ne faut pas rester, je ne veux pas te voir malheureuse comme tu l'es. Je ne peux plus te voir languir près de moi. Tu finiras par me détester, ne reste pas, tu es trop triste ici.

Elle n'a pas bougé, ses yeux sont restés dans le vague et puis à la fin, quand même, elle les a arrachés au néant. Elle m'a regardé comme si je venais de me matérialiser et d'apparaître.

- Mais non... Qu'est-ce que tu vas chercher, je ne m'ennuie pas avec toi, je suis bien, tu me conviens tout à fait, qu'est-ce que tu racontes...?

- Mais alors qu'as-tu ? Pourquoi tu ne parles plus ? Pourquoi tu ne ris plus ? Tu es fatiguée ? Tu es malade ? Qu'est-ce que tu as ?

- Ce n'est rien, ça passera. Ne t'occupe pas, dit-elle en passant la main dans ses cheveux.

- Non ça ne passera pas, ça fait combien de temps que tu fais cette tête là...? Tu l'as revu... ?

- Qui ça ? fit-elle comme si elle hésitait un instant, l'autre ?

- Oui.

- Non, c'est pas ça, répondit-elle, lasse. Je t'ai dit que c'était fini, je t'ai dit que je ne le reverrais plus. Je m'en fous de ce type, il n'a pas compté... Non... C'est autre chose...

Elle s'est mordu la lèvre inférieure en tirant sur une de ses mèches qu'elle retenait pincée entre le pouce et l'index. Elle luttait, elle était tiraillée entre la crainte et l'envie de tout révéler.

- Voilà, c'est mes cheveux... lança-t-elle soudain.

- Quoi ?

- Oui, c'est mes cheveux. Je ne peux plus me regarder. Ca ne va plus depuis que je suis allée chez le coiffeur.

- Mais qu'est-ce qu'ils ont tes cheveux ? Ils sont très bien, tu dis n'importe quoi !

- Mais non ! Je t'assure que c'est ça, mais je savais bien que tu ne me croirais pas, je savais bien... C'est ça qui me rend dans cet état. J'ose plus me regarder dans une glace, je me reconnais plus.

Elle a poussé un soupir, elle s'est assise dans le lit et a sorti de sous l'oreiller une glace à main. Elle l'a tendue au bout de son bras et de l'autre main a commencé à tirer sur des touffes de cheveux.

- Regarde, là, ça gonfle, ça fait des coques sur les oreilles. C'est pas possible ! C'est horrible ! Mais qu'est-ce qu'il m'a fait ? Faut que j'attende, il n'y a que ça ; faut que j'attende que ça repousse.

J'ai ouvert de grands yeux, je n'en revenais pas. Inimaginable. Elle n'avait tout de même pas dissimulé la glace en prévision d'une explication, le miroir n'était quand même pas prémédité. C'était ahurissant, donc elle ne parlait plus depuis que le coiffeur lui avait taillé ses mèches. J'ai pensé qu'elle divaguait, qu'elle était mûre pour les cachets multicolores. Ca m'a effleuré comme un souffle, mais sans réalité sérieuse et pourtant, paradoxalement, j'étais rassuré, je n'étais plus en cause, elle tenait encore à moi, tout provenait d'autre chose. Je l'ai observée avec un peu plus de soin parce que je remarquais peu les Brushings, permanentes et couleurs, j'étais sensible à l'impression générale et là je ne percevais rien de déplaisant. C'était propre, c'était mignon, c'était chouette. Vraiment, en y prêtant plus attention, c'était réussi, aéré, souple. Je trouvais sa coupe très mode, mais les femmes avaient souvent des idées très arrêtées sur l'esthétisme. Je l'ai embrassée sur le coin de la bouche. D'avoir parlé semblait l'avoir apaisée. Je me disais que ça lui passerait, même si elle devait attendre les bourgeons du prochain printemps.

Les jours passèrent. Elle emportait sa glace partout avec elle et ne se cachait plus maintenant pour se morfondre et se fourrager la coiffure. Un midi, je l'ai retrouvée couchée dans le lit, la tête sous l'oreiller, le miroir en travers de la pièce. Elle n'était pas partie travailler et elle pleurait dans la lumière fade des voilages. Dans la pièce voisine, traînaient les vêtements qu'elle avait dû essayer et qu'elle n'avait pas pris la peine de ramasser. Depuis tant de mois qu'elle était là, qu'elle vivait avec moi, qu'elle habitait avec moi, elle ne s'était toujours pas décidée à se procurer un meuble pour ses habits qu'elle chérissait pourtant passionnément.

Elle les élevait en tas sur la commode où je rangeais les miens. Elle était de passage, c'était du provisoire, elle le savait, bien sûr, et elle allait me quitter, là, maintenant, j'en étais certain. Elle n'arrivait pas à se décider, c'était difficile d'annoncer à quelqu'un qu'on allait le quitter. Les larmes permettent de tout se faire pardonner. Les petites filles le savent et elle était une petite fille. J'allais la perdre, elle, qu'à présent j'aimais tant.

Ca n'allait plus, ça dérapait quelque part, imprévisible et inévitable, inquiétant comme l'air de la pièce devenu soudain trop lourd. Je perdais pieds moi aussi, respirant le malaise du vide comme lorsque mes idées serpentaient mal, s'enroulaient autour des choses et grinçaient dans le sinistre bruissement de l'absurde.

Agnès s'est redressée, le visage boursoufflé par les larmes et, tordue de douleur et d'angoisse, elle m'a crié en tendant les mains vers moi :

- Pierre ! Je me reconnais plus ! Je ne sais plus qui je suis ! Je me reconnais plus, J'ai peur !

Sa voix me glaça d'effroi. Que lui arrivait-il ? Qu'est ce qu'elle voulait dire ? Qu'est-ce qu'elle ne reconnaissait plus, son visage ou son identité ? On ne perdait quand même pas la tête en quelques heures, comme ça, pendant la nuit. Pourtant elle avait l'air

épouvanté, en proie à toutes les terreurs nocturnes, en lutte contre toutes les attaques d'un imaginaire en délire.

- Agnès, arrête, calme-toi, c'est rien, je suis là, ça va passer, essayai-je de la rassurer en tentant de l'allonger. C'est moi, Pierre, ne t'inquiète pas, continuai-je tout en lui caressant sa joue mouillée.

Elle baissa les yeux sur son visage tragique et contracté. Elle déraillait complètement. Je ne comprenais pas ce qui s'était passé, je ne savais pas jusqu'à quel point elle n'exagérait pas ses propos. Elle amplifiait tellement tout comme la nuit où j'avais dû la conduire d'urgence à l'hôpital pour une rage de dents calmée aussitôt par un médecin gouailleux qui lui avait remis une aspirine et lui avait enjoint de patienter jusqu'au matin pour consulter un dentiste plus zélé qu'à cette heure.

Elle tremblait sous les draps, de la tête aux pieds, parcourue de longs frissons convulsifs.

- Je me reconnais plus, recommença-t-elle. J'ai peur. Je me demande qui je suis, articula-t-elle entre ses mâchoires soudées en s'accrochant à mes manches.

J'ai couru dans la salle de bain, anéanti et désespéré, j'ai ouvert l'armoire à pharmacie, j'ai pris la boîte de Lexomil, des 6 milligrammes. J'en ai pris un dans ma paume et j'ai ramené un verre d'eau. Je l'ai assise alors et lui ai glissé la barrette entre les gencives comme si je versais du sucre à un diabétique en manque. J'ai reposé délicatement son corps rigide et chaud sur le matelas. Ses larges paupières s'étiraient comme des langues de sable dans la mer.

Qu'avait-elle ? Qu'est-ce qui soudain se brisait dans sa tête ? Je me souvenais d'un abrégé de psychologie que j'avais un jour parcouru. J'avais refermé l'ouvrage en convenant que personne ne savait ni ne comprenait quoi que ce fût au fonctionnement de la masse gélatineuse qui logeait dans nos crânes. Je regardais Agnès, cette créature

qui m'était absolument étrangère, que je ne comprenais pas, qui souffrait et que j'aimais sans parvenir même un peu à soulager. Je suis resté longtemps près d'elle à la contempler, immobile dans son cauchemar. Ses traits se sont apaisés dans l'inconsciente insouciance du sommeil lorsque la molécule de Bromazépam s'est brusquement intégrée à son sang. Quand il m'arrivait de penser à elle à présent, ne s'imposait plus que son visage barbouillé de larmes et ses cheveux épars jetés sur l'oreiller.

Le lendemain, ses sanglots s'étaient estompés et son visage s'est éclairci à la façon du ciel dont le vent balaye les nuages. On a décidé qu'elle irait quand même consulter un médecin. Ça me rassurerait et ça lui permettrait de clarifier un peu les choses en elle. Et puis, c'était sûrement peu de choses. Il suffisait parfois d'un manque de vitamines ou d'une autre substance aussi banale dans l'organisme pour faire basculer toute la machinerie compliquée de l'âme humaine. Oui elle irait, elle souriait, tout irait mieux maintenant. C'était fini les mauvais moments, les idées noires qu'elle broyait sans raison, elle m'aimait, le seul être qu'elle aimait vraiment.

Agnès a posé sur la table le sac de papier kraft avec le serpent vert enroulé au calice. Le médecin avait été bienveillant et attentif. Ils avaient parlé, il l'avait écoutée, il l'avait rassurée en lui expliquant qu'il se produisait parfois dans la vie, de courtes phases dépressives, toutes naturelles d'ailleurs, et que tout rentrait dans l'ordre dès lors qu'on en parlait et qu'on ne tentait pas d'ignorer la situation. Il lui avait prescrit une brève ordonnance à laquelle elle se devait de se tenir.

J'ai renversé le sac sur la nappe et j'ai déplié l'ordonnance : Anafranil - matin, midi et soir. Temesta 10 mg - un, matin et soir.

- Regarde Pierre, mais surtout, tu vas pas me gronder, hein ?

Je venais de rentrer, il faisait beau, on sentait que l'été n'allait plus tarder, déjà le soleil dardait ses rayons sur la peinture des voitures et le goudron des rues. Les arbres s'étaient habillés de feuilles et certains déjà, répandaient leurs fleurs. Il faisait chaud, elle avait l'air tellement heureuse aujourd'hui, pourquoi l'aurais-je grondée ?

- Voilà, continua-t-elle, regarde.

Elle s'est dirigée, en faisant rouler son corps dans son short étroit, vers la porte de communication du fond qu'elle a entrebâillée en m'observant. Elle faisait aller et venir son regard un peu anxieux, du ras du sol à mes yeux, quand j'ai vu une petite boule de poils beiges, flanquée de deux yeux ronds et bleus sur un museau noir, s'avancer en titubant légèrement.

- Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ça ? m'écriai-je.

- Oh ! Pierre, s'il te plaît, dis rien, ça me fait tellement plaisir. Il est à moi, c'est mon petit chat, il est gentil, il fera pas de bêtises, je te promets. Regarde comme il est mignon... Je m'en occuperai toute seule, t'auras rien à faire, j'te jure. Oh ! Pierre, fais pas cette tête là. Regarde, prends le, tiens.

Et ce disant, elle me le nicha dans les bras.

- C'est un petit chat siamois, reprit-elle, depuis le temps que j'en voulais un et je suis tellement heureuse !

J'étais complètement hébété. Je ne m'attendais jamais à tout ce qu'Agnès me destinait, c'était toujours absolument imprévisible.

- Mais souris, où tu l'as eu ? Et puis t'aurais pu me demander, t'aurais pu me prévenir, balbutiai-je.

- Oui, mais la dame devait s'en débarrasser aujourd'hui. Ou je le prenais ou c'était quelqu'un d'autre, alors je l'ai pas laissé, j'ai dit oui tout de suite.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de dame ? fis-je, incrédule. Qui est-ce ? Et d'où la connais-tu ? Tu ne m'as jamais parlé d'un chat.

- C'est ma sœur, Florence. C'est sa voisine qui avait des petits chats, elle m'a dit de venir le chercher tout à l'heure si j'en voulais un. Mais je t'avais déjà dit que j'aurais voulu un petit chat, feignit-elle de me rappeler. Ça fera un petit être avec nous, poursuivit-elle, et puis il me tranquillisera, j'aurai plus peur maintenant, avec lui. Il me tiendra compagnie, ça sera comme un petit bébé. Dis Pierre, t'es d'accord hein ? On le garde ?

- T'es impossible toi, comme fille, soufflai-je, tu voudrais me faire accepter n'importe quoi...

J'ai baissé les yeux avec une mine excédée tandis qu'elle commençait à se décomposer. J'ai soupiré :

- Bon, d'accord pour ton chat, mais tu t'en occuperas seule, ce n'est pas le mien, je ne veux en aucun cas dépendre de lui, je ne veux pas qu'il me soit une contrainte.

- Oui, promis, tu ne t'en occuperas pas, je ferai tout, c'est ce que je voulais te dire. T'as vu sa petite tête adorable, enchaîna-t-elle, c'était le seul qui avait une longue queue, et t'as vu les billes rondes qu'il a, comme yeux.

- Il a l'air doux comme chaton, dis-je, et je venais de signer le traité d'accueil et de vie commune avec ce petit animal souple et affectueux.

Il a vite fallu penser aux exigences matérielles. Une caisse lui était nécessaire et nous devions nous préoccuper de sa nourriture. Je n'avais jamais possédé de chat et je me sentais pris au dépourvu avec ce petit félin inopiné sur les bras. Nous sommes allés combler les lacunes de l'équipement et une heure après, nous déchargions dans la cuisine, l'attirail spécialisé. Le chaton nous suivait partout et parfois, lâchait le miaulement rauque et particulièrement disgracieux de l'espèce siamoise. Il avait pris de l'assurance sur ses petites pattes qu'il tenait à présent déployées et bien raides. Il était doux et très câlin. Agnès ne le quittait plus et le cajolait en murmurant des tendresses. Il se laissait faire sans réserve et acceptait de bonne grâce ses enfantillages. Elle le tenait par les pattes de devant et entreprenait de le faire danser. Il suivait patiemment le rythme, la mine grave et placide, puis Agnès le soulevait et le noyait dans ses bras, dans la chaleur de son corps. Il posait ses pattes étirées et fermait les yeux, confiant, abandonné. Il possédait le pelage lisse et court, la morphologie du chat tigré européen, la bonne petite tête ronde et câline aux yeux bien ouverts des chats de nos régions, associés au masque foncé, aux pattes chaussées de noir et à l'iris turquoise des siamois. Agnès et lui avaient en commun la couleur des yeux et le port élégant de leur maintien.

J'avais remarqué que les individus, souvent de façon certainement inconsciente, s'affublaient d'un compagnon à leur image, sorte de caricature à l'échelle animale, de leur physionomie et de leur personnalité. Agnès n'avait pas failli à la règle, en adoptant l'espèce racée et universellement reconnue capricieuse du siamois.

A l'heure d'aller nous coucher, bébé chat se mit à pleurer et à chouiner derrière la porte. Quand nous eûmes compris qu'il n'aurait de cesse qu'on allât lui ouvrir, il se tut enfin lorsque Agnès lui permit d'entrer. Il s'allongea sur le lit près de nous, paisible, réconforté et silencieux. On voyait, dessinés dans la nuit, ses deux grands yeux allumés comme ceux d'un lutin bienfaisant.

Je me pris rapidement d'amitié pour ce petit animal attachant et sage. J'appréciais près de moi, sa présence discrète, son regard franc et farouche. Je promenais mes doigts sur les reliefs de son corps. Son caractère félin apaisait mon âme fragile et trouble.

Pendant toute la semaine, Agnès s'occupa de son nouveau compagnon aux yeux d'opaline. Je la redécouvrais simple et gaie comme aux premiers temps.

Et puis un jour, tandis que le chaton dormait sur la banquette de la salle, j'ai retrouvé Agnès dans la chambre, morose, un peigne et la glace dans les mains. J'ai pensé que le cauchemar recommençait.

- Agnès ? appelai-je.

- Oui.

- Ca va ? dis-je.

- Non ça va pas. T'as vu la tête que j'ai ? Non mais t'as vu ça ? J'ai une sale tête, je peux plus me regarder, tu comprends ?

- Non, répondis-je laconiquement.

- J'en ai marre et t'es là à me lorgner... Je suis moche, tu ne vois pas ? Même en photo, sur tes petites photos, grinça-t-elle.

Je la considérais silencieux, sans comprendre. Je la regardais, échevelée, emmêlée dans les draps à cinq heures de l'après midi avec son cendrier dans les plis, bondé de mégots blonds et de cendres. Je la découvrais, fenêtres closes, enfermée un jour de plein soleil printanier. Le merle siffla dans l'arbre voisin, on entendait dans la rue, les enfants rentrer de l'école.

Elle s'est levée précipitamment, s'est emparée de la boîte de photographies dans le meuble du salon et l'a jetée sur la table avec fureur.

- Qu'est-ce qui te prend ? dis-je. Ca va pas ?

- Il y a qu'elles sont nulles tes photos, elles sont laides comme moi, alors je veux plus les voir.

Et elle commença par prendre la première du tas et à la déchirer méthodiquement.

- Eh ! élevai-je le ton. Tu laisses ces photos, c'est mes photos. C'est toi qui pose, mais c'est mes photos.

Elle ne répondit pas et poursuivit son travail avec la deuxième de la pile.

- Arrête ! criai-je, immobile.

Elle en prit alors une poignée par paquets de trois ou quatre et accéléra le rythme de sectionnement.

- Putain ! Merde ! Arrête je te dis, ça suffit !

Elle prit une autre poignée dans sa main, alors je l'ai attrapée par le bras pour l'empêcher de continuer, mais elle tenait bon et semblait déterminée à exterminer tout le contenu du coffret. Je l'ai empoignée plus fort, mais comme elle se ruait à nouveau vers la table, je l'ai agrippée franchement et refoulée le plus à distance possible. Je tentais désespérément de me contenir, je me suis entendu encore, articuler d'une voix que je ne reconnaissais plus :

- Arrête Agnès ! Arrête !

Mais mon exaspération s'emballait, furieuse et irrépressible. Mes silences, mes rancœurs et toutes mes concessions passées s'unissaient, se liguèrent en un accord tacite, pour une révolte commune. Agnès franchissait les limites de ma tolérance qui avait le plus souvent, pris l'aspect de la lâcheté. Comme elle allait repartir à la charge, je me suis précipité sur son passage et lui ai décoché sans retenue, la plus mémorable gifle qu'il m'eût été permis d'administrer. Je n'avais jamais levé la main sur elle, ni d'ailleurs sur aucune femme, mais à cet instant, je n'étais depuis longtemps plus maître de mes réactions. Elle s'est arrêtée net, comme les personnages de dessin animé qu'on voit

suspendus dans les airs, immobiles quelques secondes, avant d'entamer leur chute vertigineuse. Elle m'a fixé un instant, stupéfaite, puis s'est élancée dans le couloir, d'où elle alla aussitôt se réfugier, enfermée dans les toilettes.

J'ai réalisé alors mon geste. J'ai réalisé que je venais de la frapper et m'étais même montré particulièrement violent. Mon âme venait à peine de réintégrer mon organisme et j'en tremblais encore. Je me suis approché de l'endroit où elle se tenait. Tout était silencieux. Pour un peu, on aurait pu penser que rien d'extraordinaire ne venait de s'accomplir, qu'elle allait sortir d'un instant à l'autre, en reboutonnant son jean avec sa désinvolture coutumière.

- Ouvre ! Agnès, sors de là !

- ...

- T'en n'as rien à foutre de ce que je fais, tu t'en balances. Mais toi, tu ne t'intéresses à rien, tu ne fais rien, tu n'aimes rien, tu ne crées rien. Je cherche ici, ce que tu aurais fait ou ce qui t'appartient et auquel tu tiendrais, mais je ne vois rien. Ah si ! Une chaussure peut-être. T'y tiens à tes godasses, à tes sales fringues, tiens, en voilà une en moins, fisis-je en jetant l'escarpin par le vide ordure où il dégringola en une succession de bruits sourds. Tu es vide, tu es futile et désespérément creuse, tu me fais de la peine, tu vois, tu me fais pitié, tu es une non-valeur, tu es la bêtise astiquée et claironnante, tu es tout ce que je déteste, tu es commune, ordinaire et vulgaire, tu es nulle, t'entends ? Allez putain, merde ! Ouvre cette porte, dis quelque chose, fais quelque chose, pleure, crie, mais ne reste pas comme ça sans rien dire. Agnès, ouvre !

Elle s'est mise alors à pouffer de rire derrière la porte close. Je venais de lui déclarer la piètre opinion que j'avais d'elle, je venais de l'agonir de ses plus virulentes vérités et elle pouffait, elle riait franchement et sans grincement, comme l'eau blanche et fraîche des torrents.

Il n'était pas vrai que tout était vain...

Ce soir là, nous fîmes l'amour avec des gestes lents. Le moindre de mes mouvements s'accomplissait dans un espace solide et je sentais les couches d'air nous enserrer comme une inclusion.

Agnès releva ses cuisses écartées jusqu'à son ventre, sans plus lâcher mon regard. Je m'introduisis délicatement, lentement, doucement en elle, percevant sa chair m'enrober puis, comme une corde trop raide qui se mettrait à vibrer d'elle-même, elle se mit à pleurer. Elle pleurait de chaudes larmes qui roulaient sur ses joues comme une averse, sous mon glissement. Elle pleurait les sanglots du plaisir qui s'amplifièrent peu à peu, jusqu'à ne plus former qu'un cri qui nouait la volupté et la souffrance. Je la fixais, pétrifié de mon pouvoir face à ce vide infini, à ce néant qu'est la jouissance.

Elle est partie quelques jours après pour ne jamais revenir. Elle avait juste emporté le petit chat aux yeux bleus et sa corbeille.

J'ai appris qu'elle était avec un type.

J'ai jeté ses comprimés et ses feuilles d'ordonnance froissées. Je la revoyais, le visage défait par les larmes et secoué de sanglots ; c'était la dernière image qu'il me restait d'elle.

J'ai déchiré mes brouillons et par-dessus, ses lettres en petits morceaux. Un gros tas de papier, nos écritures mélangées pour aller au panier.

Elle me prouvait soudain, que ces milliards de secondes mises bout à bout, durant lesquelles je l'avais caressée, chérie, embrassée, attendue, pestée, haïe, écartelée, pleurée, sucée, léchée, regardée, aimée, ne signifiaient strictement rien, que ces milliards de secondes coincées entre le passé et ce présent, étaient aussi absurdes que la poussière des étoiles dans la nuit des espaces.

Les jours ont passé, lourds comme du plomb.

Ailleurs, elle VIVAIT.

J'aurais voulu revivre une nuit avec elle, juste une, comme un voyageur égaré en plein désert découvrirait une oasis d'eau fraîche, juste une, la seule, avec la certitude de n'en plus jamais rencontrer d'autre quand il s'enfoncerait à nouveau dans les dunes.

J'aurais plongé mes lèvres dans son plaisir, avec les sensations d'un ancien fumeur qui ferait grésiller sa toute première nouvelle cigarette. Je l'éprouvais comme une malédiction qui m'aurait transformé périodiquement en loup-garou, un charme inoculé qui m'aurait fait me retrouver collé à son ventre, ahuri, dégoûté, suant de bonheur, de haine et de violence.

Je n'avais rien oublié, j'aurais retrouvé tout avec une étonnante aisance, je n'aurais pas hésité, j'aurais accompli les mêmes gestes avec l'assurance des choses qu'on n'oublie pas. Je savais son corps comme on sait nager ou monter à vélo. Ce n'était qu'un simple conditionnement skinnerien renforcé, c'était inscrit dans mes cellules, sous la forme d'une différence de potentiel électrique, c'était un condensateur chargé qui dansait dans une de mes circonvolutions cérébrales. Elle était dans ma tête sous la forme d'une onde bioélectrique, une image fragmentée, des bouts de bandes magnétiques aux particules orientées, pas encore dépolarisées. J'aurais tout voulu retrouver, j'aurais voulu me couler à nouveau en elle, m'électrifier, m'atomiser, m'annihiler une dernière fois. Je l'imaginai. Elle faisait l'amour avec un autre, frémissait d'impatience, l'étreignait, criait. Elle vivait sans moi, oublié, nié, rejeté, tué, et ces images m'électrocutaient de façon régulière et continue.

Les journées s'étiraient, désespérément longues, ces journées où je pensais que rien ne valait plus la peine, les journées au ciel glauque, immuable, les heures vides, sans

désir, sans envie, sans même plus l'attente, sans signification. Ces journées, ces heures, ces minutes ne pesaient pas plus que les ronds d'un poisson dans son bocal. La vie s'était suspendue, elle était partie avec elle, ailleurs et mon sang se glaçait.

Elle me rongait de l'intérieur. Elle était ma torture, la souffrance, elle était l'aigle qui venait éternellement me dévorer les entrailles. J'avais envie d'elle à en pleurer, à me tourner en tous sens pour trouver la position qui calmerait, m'endormirait. Elle était le poison qui me coulait dans les veines en goutte à goutte. Elle hantait mes nuits et je tapais du poing, j'enfonçais ma tête dans les profondeurs des draps pour hurler son silence. Je la haïssais. J'étais englué et poisseux de solitude, écœuré de moi-même.

Trois mois après, elle a tenté de se suicider. Je l'ai contemplée, maigre et livide sur son lit blanc, l'Anafranil en perfusion.

Je ne l'ai plus jamais revue, ne sais pas ce qu'elle est devenue et ne peux plus à présent, apercevoir une chevelure aussi blonde que la sienne, sans tressaillir en imaginant la rencontrer.

A la maison, elle n'a rien laissé de son passage. Elle n'a pas touché aux meubles, elle n'a rien dérangé. Il n'y a plus rien d'elle, seulement des brûlures, un bout de moquette devenu tout noir le jour où elle a posé la torche allumée lorsque nous faisons des photographies. Avec ses cigarettes, elle a fait aussi des petits cratères dans la chambre, juste de son côté, celui où elle dormait. Et puis le meuble de la salle de bain qu'elle a constellé de taches brunes en laissant fumer ses Rothmans bleues tandis qu'elle s'observait dans la glace. Je crois bien que c'est tout, j'ai donné ses fringues et balancé tout le reste, ses cahiers dans lesquels elle délirait, ses tubes, ses lotions, ses laits. Tout y est passé, il ne subsiste plus un gramme d'elle. Elle s'était juste posée là comme un grand oiseau.

J'aurais voulu un jour, lui donner des pages reliées, remplies de caractères d'imprimerie et lui dire :

« Tu vois ce paquet de feuilles, c'est nous, enfin ce qui reste de ce que nous étions ; un petit paquet, comme une urne avec des cendres dedans. »

Nos corps se comprenaient mieux que toutes les paroles échangées et nous faisions l'amour comme on pleure.

Ton visage se surimpressionne
Aux toits des immeubles,
Aux fumées de la ville
Qui se déchirent en limbes brumeux,
Aux cris d'agonie d'une mélodie solitaire.
Tu me laisses un goût amer d'inachevé
Et je m'étire dans le matin figé
D'une lumière diffuse.
Le ciel, froid et abîmé, s'allonge
Sur les pierres grises de la désolation.
Tout est lassitude, abandon
Et je me fonds aux sanglots hachés
De la mélancolie.